

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 19 Fevrier 1874.

No. 8.

POESIE.

VAINE ATTENTE.

Sans bruit
La nuit
S'avance ;
Le vent
Soufflant
Balance
La voile
Suivant
L'étoile.

Sans trêve
La grève
Entend
Dans l'ombre
Une ombre
Criant
Au ciel,
Ciel sombre,
Cruel !

Cent fois
La voix
Répète :
Passez,
Cessez,
Tempête.
Orage,

Assez
De rage.

Mais l'onde
Profonde
Mugit ;
La foudre
En poudre
Réduit
La voile
Qui suit
L'étoile.

UNE HEURE AUPRÈS DE TOI.

Une heure auprès de toi !—Quand se lève l'aurore
Et que le doux sommeil se retire de moi
Qui me fait supporter un jour de plus encore
Une heure auprès de toi.

Une heure auprès de toi !—Quand Juin brûle la plaine
Quand aux feux du midi tout cède comme moi
Je m'enivre de toi, je bois ta douce haleine
Une heure auprès de toi.

Une heure auprès de toi !—Lorsque le jour s'efface
Quand mon réduit obscur va se fermer sur moi
Quel bonheur me sourit ! Quel plaisir me délasse
Une heure auprès de toi.



J. B. MARTELLE Rue de la ...

LE DIAMANT PERDU.

(Suite et Fin)



feu, donnant à entendre qu'ils ne savaient plus où l'on était.

La situation se compliquait cruellement, de toute la troupe il n'y avait plus que Richard et les sauvages de valides ; et les sauvages pouvaient seulement être employés comme guides, et le jeune juge de paix, chargé de Clara inanimée, devait encore soutenir Brissot excédé et anéanti. Quant au vicomte, bien que son esprit eût conservé tout son ressort, il avait assez à faire de porter à moitié la pauvre Rachel qui se pendait à son bras, en poussant de faibles plaintes, il fallait prendre une détermination.

—Que faire ? dit Martigny, toujours le premier dans le conseil comme dans l'action, en croyant nous sauver nous risquons de nous jeter au plus fort du péril. Si seulement on voyait le soleil, on essaierait de s'orienter, mais comment y parvenir à travers cette horrible fumée ?

—Ecoutez ! dit Richard en désignant la partie du bois où l'incendie sévissait avec le plus de fureur, n'entendez-vous pas une voix humaine de ce côté ?

On prêta l'oreille ; en effet, à moins de vingt pas de là, derrière un rideau de flammes, s'élevait une voix qui disait, tantôt en anglais, tantôt en espagnol, mais avec l'accent d'une profonde terreur :

—Au secours !... me laissera-t-on brûler tout vivant !... Je ne puis plus bouger, et voilà que le feu me gagne... que le démon déchire celui qui m'a ainsi blessé ! Camarades, venez à mon aide !... gentlemen volontaires, par ici ! Jugez-moi, condonnez-moi, mais épargnez-moi cet affreux supplice... Voici la flamme... alerte !... au secours !... Notre-Dame, saint Jacques, ayez pitié de moi !... Que l'enfer confonde...

Puis les sons devinrent indistincts.

—C'est don Fernandez que nous avons laissé gravement blessé dans une clairière du bois, dit Richard.

—Oui, c'est Fernandez, répliqua Martigny d'un ton solennel, et, comme je lui ai prédit, il récolte ce qu'il a semé... Deux fois il a allumé un incendie où Brissot et moi nous devons périr dans les flammes destinées à nous dévorer.

—Qui sait, dit le négociant, si nous n'aurons pas un sort pareil au sien ? Aussi, maintenant que ce malheureux va paraître devant Dieu, j'oublie ses torts envers moi et je les lui pardonne !

Quoique ces paroles eussent été prononcées assez bas, quelques sons en étaient sans doute parvenus jusqu'à Fernandez, car il reprit d'une voix de plus en plus déchirante et saccadée :

—Où êtes-vous donc, vous qui parlez ?... Au secours ! vite au secours !... Je brûle, je brûle !... Oh ! que je souffre !... Que le diable vous étrangle ! vous arriverez trop tard... Je sens... ah !...

Et l'on n'entendit plus rien.

—Il est mort, dit Richard.

—Et sa mort, ajouta le vicomte, va peut-être devenir pour nous une cause de salut... Les guides, d'après la position de Fernandez blessé et incapable de se mouvoir, sont enfin parvenus à s'orienter. Les voilà qui cherchent attentivement un passage dans l'incendie, et, Dieu me pardonne ! on dirait qu'ils l'ont trouvé !

En effet, Tête-de-Crin et Nez-Percé paraissaient maintenant se rendre compte exactement de la direction qu'ils devaient prendre, et avec la rapidité de décision qu'exigeaient les circonstances, ils appelèrent auprès d'eux le reste de la troupe. A peine les Européens eurent-ils vu quelle terrible région il s'agissait de traverser, que les plus hardis, encore cette fois, demeurèrent terrifiés.

La flamme, en effet, venait de passer sur cette partie du bois, mais elle s'était bornée à dévorer rapidement les feuilles et les branches légères, sans s'attaquer aux troncs et aux grosses branches qui lui auraient fourni un aliment plus durable. Or, les voyageurs devaient s'engager au milieu de ces arbres fumants, aux rameaux carbonisés et dont plusieurs brûlaient encore en entier, à travers des monceaux de cendres perfides et sous une pluie de braises.

Il fallut pourtant s'y résoudre. D'abord on avançait sans trop de peine, bien qu'on eût encore à faire de continuels circuits pour éviter des massifs enflammés dont la chaleur, même à distance, était intolérable. Mais bientôt les difficultés se multiplièrent ; souvent on ne voyait plus à se conduire ; on était aveuglé par la fumée, la respiration était pénible et oppressée. A un certain moment, le danger devint plus grand encore.

On traversait un terrain bas et encombré de plantes vertes qui, à demi-consumées, répandait une fumée extrêmement noire et compacte ; cette fumée empruntait aussi sans doute aux herbes dont elle s'exhalait certaines propriétés malfaisantes, car elle était accompagnée d'une odeur âcre, nauséabonde, qui causait le vertige. Les voyageurs, déjà si cruellement éprouvés par les fatigues et la souffrance, ne tardèrent pas à ressentir son influence funeste. Une toux douloureuse secouait leur poitrine ; leurs traits étaient livides, leurs tempes battaient avec violence ; ils se sentaient pris d'un insurmontable abattement. Il importait donc de sortir au plus vite de cette atmosphère empestée, sinon leur mort à tous était certaine ; mais on eût dit que le ciel les avaient condamnés. Les guides

eux-mêmes perdirent la tête, hésitèrent un moment et finirent par demeurer immobile encore une fois.

Cette nouvelle halte fut fatale à presque tous les assistants. Brissot tomba mourant sur une couche de cendres; Rachel ne tarda pas à tomber elle-même en entraînant Martigny, et aucun d'eux ne semblait plus capable de se relever. Seul, Richard Denison restait debout, chargé de la pauvre Clara; mais évidemment il faisait des efforts surhumains pour ne pas succomber à son tour, et les tourbillons empoisonnés ne pouvaient manquer d'avoir aussi raison de lui et de son courage.

Nous ne saurions dire lequel des assistants, dans ce moment terrible, poussa des cris de détresse; mais, quel qu'il fût, celui-là obéissait à l'instinct de la vie plutôt qu'à l'espoir d'être secouru. Néanmoins, à peine ces cris se furent-ils élevés au-dessus des mugissements de l'incendie, que d'autres cris leur répondirent à quelque distance, en même temps que des coups de fusil destinés sans doute à servir de signaux.

Aussitôt Tête-de-Crin et Nez-Percé parurent se ranimer. Ils se redressèrent en poussant des clameurs sauvages; puis sans songer à prévenir autrement ceux qu'ils s'étaient chargés de conduire, ils s'élançèrent en avant et disparurent dans la fumée.

Richard ne s'inquiétait pas de cette désertion.

—Par ici, mes amis, cria-t-il à ses compagnons, par ici, tous!... nous sommes sauvés.

Cet appel fut inutile; Rachel et Martigny étaient sans connaissance; Brissot, étendu sur le sol, ne manifestait son existence que par de faibles gémissements. Que pouvait Richard en leur faveur quand lui-même, suffoqué par ces vapeurs meurtrières, couvert de brûlures, écrasé par le poids léger de la jeune fille évanouie, sentait la force près de lui manquer? Après de rapides réflexions, il lui sembla que le plus pressé était de sauver Clara, puis il reviendrait pour essayer de sauver les autres ou pour périr avec eux. Cette résolution prise, il courut dans la direction où des voix nombreuses et des coups de fusil continuaient de se faire entendre. Aucun obstacle ne l'arrêtait plus; il perçait droit devant lui, à travers les flammes de la fumée. Malgré la rapidité de sa course, il se croyait encore loin du salut, quand, au sortir du nuage qui l'enveloppait, un spectacle aussi merveilleux qu'inattendue vint tout à coup frapper ses regards,

Il se trouvait dans une de ces clairières sablonneuses dont est parsemé le Maaly-Scrub. L'incendie n'avait atteint qu'un côté des bois, celui-là précisément d'où venait de déboucher Richard; le reste de la forêt semblait aussi calme que d'habitude. Un brillant soleil éclairait l'espace découvert; l'air y était pur et frais. Une troupe nombreuse occupait la clairière et formait des groupes animés; c'étaient les volontaires et la garde noire, au milieu desquels on remarquait deux ou trois prisonniers, soigneusement garrottés. En arrière, on voyait plusieurs chevaux qui pouvaient servir à transporter les malades ou les blessés jusqu'à l'habitation la plus voisine. Soldats et volontaires s'inquiétaient depuis longtemps de l'absence des chefs de l'expédition, et au moment où Denison parut, des hurras joyeux éclatèrent autour de lui.

Richard, après avoir déposé son fardeau sur le gazon, resta un moment enivré par l'éclat subit de la lumière, par cet air vivifiant qui venait rafraîchir sa poitrine haletante. Mais une courte pause suffit pour lui rendre sa présence d'esprit. Bientôt il s'écria en anglais avec un accent chaleureux :

—Allons! gentlemen, plusieurs personnes sont

eu danger de mort à quelques pas d'ici... que tous les hommes se joignent à moi!

Et sans même s'assurer s'il était suivi, il rentra impétueusement dans la partie incendiée du Maaly-Scrub.

Plusieurs parmi les volontaires et les noirs, voulurent en effet l'accompagner; mais les uns s'arrêtèrent sur la lisière même du taillis, repoussés par les exhalaisons méphitiques qui en sortaient comme d'une souffrière en ignition; les autres purent seulement faire quelques pas au milieu des ténèbres, et, craignant de s'égarer sans résultat utile, se hâtèrent de rebrousser chemin. Toutefois ceux qui étaient restés dans la clairière s'avisèrent d'une précaution très-sage; c'était de pousser continuellement des cris pour guider le brave et généreux Richard dans sa marche aventureuse.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi; l'incendie redoublait de violence et les flammes commençaient à succéder de toutes parts à la fumée. On désespérait presque de revoir jamais le jeune magistrat, quand il se montra enfin, courbé sous le poids de Brissot. Ceux qui épiaient son retour reçurent dans leurs bras le malheureux négociant et le déposèrent à côté de sa fille. Quand à Richard, après avoir aspiré une longue bouffée d'air pur, il voulut rentrer dans le bois. On essaya encore, mais inutilement, de le retenir :

—Et cette pauvre miss Owens! répliqua-t-il; et ce brave Français, M. de Martigny, les laisserons-nous périr?

Avant qu'on eût pu s'y opposer, il se jeta de nouveau au milieu des arbres enflammés.

Cette fois encore, plusieurs volontaires tentèrent de le suivre; mais ils ne tardèrent pas à perdre sa trace et il ne répondit pas à leur appel. Conduit par une sorte d'instinct, il se dirigea vers l'endroit où il espérait trouver Rachel et le vicomte. Peut-être dans ce chaos eût-il passé près d'eux sans les voir, quand une forme humaine se dressa devant un buisson enflammé. C'était Martigny, qui, ranimé par la douleur ou par la conscience du péril, était parvenu à se mettre sur pied et s'efforçait de relever miss Owens toujours évanouie. Quoiqu'il ne pût réussir, le vicomte ne voulait pas abandonner la pauvre Rachel; Denison, haletant, tout en sueur, les cheveux et les sourcils brûlés, courut à eux :

—Laissez-moi seul le soin de miss Rachel, dit-il d'une voix brève; vous, appuyez-vous sur moi. Il s'empara de la jeune Anglaise qui, pour cette fois, n'eut pas même la force de pousser son *shoking* ordinaire, et l'emporta dans ses bras.

Le premier sentiment de Martigny avait été de repousser avec dépit la proposition généreuse de son rival :

—Je marcherai bien seul, balbutia-t-il avec colère; assez d'autres déjà vous doivent la vie!

Cependant, il dut s'apercevoir bientôt qu'il avait trop compté sur lui-même. La défaillance revint, ses jambes se dérobaient sous lui et machinalement il se cramponna aux vêtements de Denison. Celui-ci n'en continua pas moins d'avancer; mais ainsi chargé d'un double fardeau, ses mouvements se ralentissaient, sa vigueur s'épuisait. Il se traîna quelques pas encore; mais enfin la nature fut vaincue et il tomba avec ce qu'il avait voulu sauver, en poussant un cri de désespoir.

XXI.

CONCLUSION.

Nous sommes à Dorling, chez la famille Brissot, huit jours environ après les événements que nous venons de raconter.

Dans une pièce du rez-de-chaussée, donnant sur le petit jardin de l'habitation, Martigny, le cou entouré de linges et de compresses, était étendu sur un canapé. Il était pâle, maigre ; un cercle brun entourait ses yeux, qui avaient conservé pourtant tout leur éclat ; et sa barbe, d'un noir d'ébène, faisait ressortir la blancheur mate de son teint. Il était vraiment méconnaissable pour quiconque l'eût vu plein de vigueur et de santé quelques mois auparavant.

D'ordinaire, Brissot lui-même tenait compagnie à son ami blessé ; mais le jour dont nous parlons, le négociant, à la suite du pansement du vicomte, était sorti avec le chirurgien. Martigny n'était pas demeuré seul pour cela ; Clara et sa mère, assises devant une table à ouvrage, non loin du lit de repos, veillaient sur lui avec une affectueuse sollicitude. Très fatigué d'abord par l'opération douloureuse du pansement, il s'était ranimé peu à peu et causait maintenant avec les dames bien qu'une légère contraction de ses traits trahit parfois une souffrance secrète.

—Ainsi donc, mademoiselle Clara, demanda-t-il d'une voix qui n'avait rien perdu encore de sa sonorité, vous dites que Tête-de-Crin et son fils sont venus ce matin à Dorling, que vous les avez renvoyés chargés de cadeaux ?

—Oui, monsieur, répondit Clara ; mais quels cadeaux seraient dignes des immenses services que ces braves gens nous ont rendus ? J'avais honte de la vileté de la récompense quand je songeais à la grandeur du dévouement.

—Nous n'avons pourtant rien négligé, ma chère, dit madame Brissot, afin que ces noirs fussent contents ; notre store tout entier était à leur disposition. Tête-de-Crin et Nez-Perçé, comme vous appelez le père et le fils aîné, ont eu chacun un fusil de chasse à deux coups, avec une bonne provision de poudre, de plomb et de capsules, et rien ne pouvait leur plaire davantage. On a donné des vêtements à la lubra, et tous les gens de la tribu, depuis les vieillards jusqu'aux petits enfants, ont reçu les présents qui étaient le plus de leur goût. Il n'y a que l'eau de feu qui leur ait été distribuée parcimonieusement ; mais, en cela, je ne crois pas que nous ayons été leurs ennemis. Enfin quand ils sont partis, ils étaient les plus fiers et les plus heureux sauvages de la terre entière ; que pouvions-nous faire davantage ?

—Bien, chère maman, il a fallu les récompenser selon leurs goûts particuliers et non pas selon les nôtres. M. Owens a proposé de leur faire obtenir du gouvernement la concession d'un petit terrain. où ils pourraient se construire des habitations et qui leur appartiendrait en propre ; mais il est impossible de vaincre les habitudes nomades de ces indigènes : ils ont rejeté la proposition de M. Owens et peut-être ne l'ont-ils pas comprise, Rachel a dû se contenter de leur offrir de menus objets de ménage dont, à ce qu'elle suppose, l'utilité est fort contestable pour eux.

—Véritablement, dit le vicomte, la civilisation est impuissante à enrichir des gens qui n'ont pas de besoins et qui sont habitués à se passer de tout. Enfin, je suis satisfait d'apprendre que ces pauvres sauvages n'ont pas trop à regretter les brûlures qu'ils ont récoltées dans le Maaly-Scrub car je suis par moi-même incapable d'acquitter ma dette envers eux.

—Ne vous inquiétez pas de cela, monsieur le vicomte, dit Clara doucement ; miss Owens et moi nous avons contracté envers ces noirs des obligations particulières, et c'était pour nous sauver que vous-même... Ah ! monsieur de Martigny, il est

d'autres services que Rachel et moi nous ne saurions reconnaître avec des présents.

Martigny demeura pensif.

—Mademoiselle Clara demanda-t-il enfin, ne pourriez-vous me dire quel jour du mois nous sommes aujourd'hui ? Depuis que je suis malade et blessé, à charge aux autres et à moi-même, je ne sais plus calculer la marche du temps.

Clara releva la tête et répondit en rougissant, mais en fixant sur l'ancien commis de son père un regard plein de franchise :

—Il y a juste trois mois aujourd'hui, monsieur le vicomte, que nous avons reçu votre visite ici pour la première fois... N'est-ce pas ce que vous désirez savoir ?

Martigny fit un mouvement de surprise.

—Oui, reprit madame Brissot avec tristesse, trois mois, et que d'événements se sont accomplis dans ce court espace de temps ? Nous étions riches et heureux alors, ou du moins nous avions l'espoir de le devenir bientôt, au lieu qu'à présent... Mais, ajouta-t-elle en se reprenant, pourquoi nous plaindre de la Providence ? Nos malheurs pourraient être plus grands encore : et quand je songe que sans vous, mon brave compatriote, j'aurais perdu mon mari et ma fille, je serais seule au monde, pauvre et sans appui dans ce pays maudit...

—Ne vous exagérez pas la valeur de mes bons offices, ma chère madame Brissot, dit le vicomte avec un certain embarras ; peut-être, en les rendant, avais-je des motifs secrets qui diminueraient singulièrement votre gratitude si vous les connaissiez !

—Je les connais, monsieur de Martigny ; mais je craindrais de vous causer une agitation trop forte en traitant certaines matières qui, je le devine, préoccupent incessamment votre esprit.

—Parlez, parlez, chère dame, dit le vicomte avec vivacité ; jamais je ne me suis mieux porté, et peut-être une explication entre nous est-elle devenue nécessaire. Je ne comprends pas, ajouta-t-il en regardant Clara, que vous sachiez...

—Je lui ai tout avoué, dit Clara en se jetant au cou de sa mère et en fondant en larmes ; comment aurais-je mérité son pardon si je ne lui avais confessé sans réserve mes imprudences et mes fautes ? Ah ! ma mère, ma bonne mère, ajouta-t-elle avec un redoublement de sanglots, pourriez-vous oublier jamais combien j'ai été injuste et dénaturée envers vous ?

—N'en parlons plus, ma chère enfant, dit madame Brissot émue elle-même ; si tu as eu des torts, tu as été bien punie : qu'il n'en soit donc plus question... Rassieds-toi, sois calme, et si M. le vicomte était capable de m'entendre sans trop de fatigue.

—Je vous le répète, madame, je ne me suis jamais senti si fort et d'un esprit si libre, répliqua Martigny ; je vous supplie donc de ne pas me faire languir davantage et de m'apprendre... ce que vous semblez avoir à me dire.

Madame Brissot reprit sa place en face de lui.

—Allons, répliqua-t-elle, puisque vous le voulez... Monsieur le vicomte, vous n'ignorez pas, vous qui avez été, pour un moment du moins, commerçant comme nous, que dans le commerce on est habituellement très-scrupuleux à remplir ses engagements ; pourquoi alors, ayant en mains un billet qui échoit aujourd'hui même, ne songez-vous pas à le présenter ?

—Expliquez-vous, madame, balbutia Martigny mortellement embarrassé.

—Je vous ai bien dit qu'elle savait toute la véri-

té ! murmura Clara en se cachant le visage dans ses mains.

—Oui, reprit madame Brissot avec un mélange de tristesse et de sévérité, M. le vicomte, comme les créanciers impitoyables, a exigé de cette imprudente enfant un engagement écrit, dont peut-être elle n'appréciait pas suffisamment l'importance ; aussi, aurais-je cru M. de Martigny plus impatient d'en réclamer le paiement.

Les traits de Martigny s'étaient altérés.

—Pardonnez-moi, madame, dit-il avec confusion ; le jour dont vous parlez, le vieil homme m'inspira, je l'avoue ; je ne sais quelles indignes pensées me traversèrent le cerveau. Je ne vous connaissait pas encore, Clara m'avait fasciné, et j'ai été capable...

—Vous avez été capable d'éveiller d'odieuses soupçons dans le cœur de ma fille contre moi » répliqua madame Brissot d'une voix sourde et pénétrante.

Le vicomte baissa la tête, tandis que Clara, se suspendant au cou de sa mère, la couvrait de baisers et de larmes.

—Encore une fois que tout ceci soit oublié, reprit madame Brissot en se dégageant de ses étreintes, les torts de M. de Martigny sont ceux du monde frivole et méchant au milieu duquel il a vécu jadis, et je les excuse de grand cœur quand je me rappelle comment il les a réparés... Quoi qu'il en soit monsieur, où est l'engagement de ma fille ?

Le vicomte la regarda fixement.

—Et si je l'avais perdu ou s'il m'avait été dérobé ? reprit-il d'un ton singulier.

—Ma fille et moi nous ne nous croirions pas moins obligées d'en observer scrupuleusement toutes les clauses.

Martigny se mit à chercher avec effort dans ses vêtements ; il tira d'une poche secrète un papier tout froissé et couvert de taches roussâtres.

—Le voici, dit-il ; j'ai eu le bonheur de le soustraire à tous les regards lors des événements de B***. Ne craignez pas, mesdames, de le toucher malgré le sang dont il est encore souillé ; ce sang a été versé en défendant votre mari, madame Brissot, votre père, mademoiselle Clara.

—La promesse qu'il contient n'en sera que plus sacrée à mes yeux, répondit Clara timidement, tandis que madame Brissot parcourait des yeux le papier qu'on venait de lui remettre.

Il y eût un nouveau silence ; la mère et la fille avaient un air mystérieux qui donnait fort à penser au vicomte. Enfin madame Brissot cessa de lire et dit avec un sourire un peu forcé :

—Ce billet est parfaitement en règle ; celle qui l'a souscrit doit donc en exécuter avec scrupule toutes les conditions...Monsieur de Martigny, poursuivit-elle, Clara s'est engagée à vous restituer aujourd'hui votre diamant ou sa valeur en argent, qui est d'environ soixante mille francs, n'est-il pas vrai ?

—Oui, sans doute ; mais si j'en juge par quelques paroles échappées à mademoiselle Clara ces jours derniers, il a été perdu, dérobé, que sais-je ?... enfin il n'a pu être retrouvé, et j'en remercie le ciel. Ainsi donc, je suis en droit de réclamer... d'espérer.

—Vous vous trompez, monsieur le vicomte, répliqua madame Brissot tranquillement ; ce diamant, en effet, a été perdu pendant quelque temps par suite de circonstances extraordinaires, presque incroyables ; mais il est enfin retrouvé, et la preuve c'est que le voici.

Et elle déposa un objet de petites dimensions sur la table placé devant Martigny. Celui-ci s'en saisit et reconnut en effet du premier coup d'œil

la pierre précieuse qu'il avait confiée à Clara trois mois auparavant.

Le vicomte ne parut éprouver aucun sentiment de joie ; au contraire, rejeta le diamant sur la table, et dit avec un mélange d'étonnement et de tristesse :

—Comment cela se fait-il ? j'avais cru comprendre...je me croyais sûr.

—C'est une singulière histoire, dit madame Brissot, et si en France on me l'avait contée, je n'y eusse ajouté aucune foi...Mais nous vivons dans un pays si bizarre !...Écoutez-moi donc.

En même temps elle exposa brièvement comment le diamant avait disparu trois mois auparavant de la galerie extérieure de la véranda ; comment Clara avait été amené à soupçonner de ce larcin les chlamydères ou oiseaux à berceau qui fréquentaient le verger ; comment enfin ces soupçons s'étant confirmés, Clara avait pris la résolution de faire une excursion dans le Maaly-Scrub, en compagnie de son amie Rachel Owens, excursion qui avait failli avoir des suites si fatales.

—Mais leurs recherches n'eurent aucun succès, interrompit Martigny avec impatience ; je sais qu'elles ne retrouvèrent pas le diamant dans les nids de ces oiseaux.

—C'est seulement depuis quelques heures, répondit Clara, qu'il est revenu en ma possession. Rachel et moi, il est vrai, nous nous étions exposées inutilement à tant de risques et de fatigues ; mais il paraît qu'au milieu de cet effroyable incendie du Maaly-Scrub, Tête-de-Crin et son fils découvrirent un nouveau berceau, où ils prirent au hasard quelques pierres brillantes, dans l'intention de nous les offrir à Rachel et à moi, qu'ils supposaient fort avides de ces curiosités. Ils ne purent nous les remettre à notre départ de Walker-station, car, si vous vous en souvenez, nous nous trouvions tous dans le plus misérable état ; c'est donc ce matin seulement que ces bonnes gens nous les ont apportées, sans se douter de leur importance.... Jugez de mon étonnement et de ma joie quand j'ai trouvé, au milieu de plusieurs bagatelles sans valeur, cet objet précieux dont la perte m'avait fait commettre tant de fautes et verser tant de larmes !

—Il eût bien pu rester où il était, répliqua Martigny d'un ton moité rieur, moitié colère, et de quoi diable se mêlent ces noirs?...Allons ! voici ma plus chère espérance qui s'en va !

Et il se renversa en arrière avec abattement.

—Pouvez-vous, demanda madame Brissot avec surprise, éprouver une pareille indifférence en retrouvant ce magnifique diamant, qui, à lui seul, vaut presque une fortune ? Oubliez-vous que s'il ne vous était par rendu, nous serions trop pauvres maintenant pour vous en rembourser la valeur ?

—Eh que m'importe sa valeur ? dit Martigny brusquement ; son seul prix à mes yeux était de me fournir une chance...Tenez, reprenez-le, madame, sa vue m'est odieuse maintenant ; gardez-le, vendez-le...je ne m'en soucie plus.

Et il repoussa si vivement la pierre précieuse du revers de la main qu'elle vola jusqu'à l'autre bout de la chambre. Madame Brissot s'empressa de la relever et de la replacer sur la table.

—Pendant ces trois derniers mois, poursuivit le vicomte avec chaleur, j'ai caressé la pensée que la charmante Clara m'appartiendrait un jour, et cette pensée avait fait de moi un autre homme ; je me sentais régénéré. Des sentiments nouveaux ou que je me croyais incapable d'éprouver encore remplissaient mon cœur. Après tant d'aventures, de désordres, de périls, je rêvais une vie calme,

toute d'affection et d'impressions douces : j'étais devenu meilleur, je me croyais digne d'inspirer au moins quelque amitié en retour d'un amour sincère et profond... Ah ! pourquoi ce fatal diamant s'est-il retrouvé.

—Mais, monsieur Martigny, lorsque vous avez imposé à ma fille la condition étrange à laquelle vous venez de faire allusion, nous étions riches déjà et nous pensions le devenir davantage ; au lieu qu'aujourd'hui...

—Je me soucie bien de la richesse ! Dans les premiers moments, je l'avoue, madame, ces considérations de fortune n'avaient pas été tout à fait différentes pour un chercheur d'aventures tel que j'étais alors. Mais depuis ce jour, mon affection s'est épurée en grandissant ; je me suis dit que, malgré quelques erreurs de jeunesse, je n'avais jamais manqué à l'honneur, que j'étais digne encore de la belle et honnête jeune fille dont le bonheur pouvait m'être confié... Tel est le secret de tous mes dévouements, de tous mes sacrifices ; je voulais me créer des droits à la reconnaissance de Clara et de sa famille...

—Eh bien qui vous dit monsieur, que vous n'avez pas réussi ? demanda madame Brissot.

Le vicomte tressaillit.

—Expliquez-vous, madame, s'écria-t-il impétueusement ; serait-il possible qu'après la restitution de ce diamant, je fusse encore en droit d'invoquer...

Madame Brissot était souriante.

—Monsieur de Martigny, reprit-elle, ni ma fille ni moi nous n'ignorons avec quel zèle et quel courage vous avez défendu, là-bas aux placers, la fortune et la vie de mon mari ; nous savons par quels efforts surhumains vous avez, en diverses circonstances, tenté d'écarter les périls qui les menaçaient ; nous savons enfin comment, blessé et mourant vous-même, vous avez sauvé la vie à Brissot, au milieu de l'incendie du store. Plus tard, dans le Maaly-Scrub, c'est surtout à votre généreuse initiative, à votre intrepidité que ma fille et miss Owens ont dû encore leur délivrance... Nous n'avons rien oublié de tout cela, monsieur, et nous n'aurions aucun moyen, mon mari et moi, de reconnaître ces immenses services si Clara ne consentait à nous aider.

—Mais y consentira-t-elle ? demanda le vicomte tout haletant.

Clara se leva.

—Pourquoi non ? dit-elle d'une voix altérée. Monsieur de Martigny, si ma main est la seule récompense que vous soyez disposé à accepter, elle ne vous sera pas refusée.

Ces paroles avaient sans doute coûté de violents efforts à la pauvre enfant, car, après les avoir prononcées, elle se mit à fondre en larmes, Martigny l'observait avec une ardente curiosité.

—Clara, dit-il enfin, vous ne m'aimez pas. Je le crains !

—J'éprouve pour votre noble conduite tant d'admiration, tant de reconnaissance...

—De la reconnaissance ! interrompit Martigny avec amertume ; eh ! n'en devez-vous pas aussi à bien d'autres que moi ? Il y a d'abord ces pauvres noirs, et puis tous les volontaires qui se sont exposés pour vous ; il y a aussi ce M. Richard Denison qui malgré sa roideur compassée, s'est conduit en homme de cœur dans cette affaire. Lui aussi vous a sauvé la vie ainsi qu'à Brissot, quand ma maudite blessure me mettait dans l'impuissance de vous venir en aide... Il m'a sauvé moi-même, pourquoi n'en conviendrais-je pas ? lorsque épuisé, suffoqué par la fumée, dans le Maaly-Scrub, j'étais incapa-

ble du moindre effort... M. Denison ne mérite-t-il pas votre gratitude au même titre que moi ?

Ces observations où perçait de l'ironie augmentèrent le trouble de Clara.

—Monsieur, balbutia-t-elle sans cesser de pleurer, aucun dévouement n'a été aussi complet, aussi constant que le vôtre et je pense... Mais pardon ! ajouta-t-elle, vous comprenez ce qu'il y a d'embarrassant pour moi dans un pareil entretien... je n'ai rien à dire de plus.

Et elle sortit précipitamment pour aller se cacher dans sa chambre.

—Elle ne m'aime pas ! répéta le vicomte avec tristesse : c'est vous sans doute, madame Brissot, qui l'avez déterminée à ce mariage, malgré sa répugnance évidente ?

Sur mon âme, non monsieur de Martigny ; c'est bien à elle qu'est venue spontanément la pensée de vous accorder sa main si vous persistiez à la demander.

—Cependant autrefois, j'en ai la certitude, elle aimait M. Denison ?

—Chez les jeunes filles, les impressions ne sauraient être profondes ; on change si souvent à son âge !

Martigny garda le silence ; ces émotions l'avaient épuisé et il demeura plongé dans un grand accablement.

Il en fut tiré par l'arrivée de Brissot. Le négociant, qui paraissait lui-même sombre et abattu, tenait à la main une lettre décachetée. Sa femme le regarda d'un air d'inquiétude.

—Bon Dieu ! mon ami, qu'avez-vous donc ? demanda-t-elle. Votre mine bouleversée annonce quelque nouveau malheur. La mauvaise veine ne serait-elle pas épuisée pour nous ?... Quelle fâcheuse nouvelle venez-vous de recevoir ?

—Cette lettre ne contient aucune fâcheuse nouvelle, ma chère, répondit son mari distraitement en se laissant tomber sur un siège ; lisez plutôt.

Madame Brissot saisit le papier et se mit à le parcourir, tandis que le négociant contemplait avec une expression douloureuse Martigny toujours immobile et accablé.

—Mon ami ! s'écria-t-elle tout à coup avec agitation, vous n'avez donc pas lu vous-même cette lettre ou vous ne l'avez pas comprise ? Ce n'est pas du chagrin qu'elle aurait dû vous causer, mais une joie inexprimable... Tous nos désastres sont réparés. Votre correspondant de Melbourne vous annonce que, suivant une décision du grand conseil de la colonie, les pertes causées par l'insurrection des mineurs de B*** seront supportées, une moitié par l'Etat, une autre moitié par les compagnies d'assurance... Nous voilà redevenus plus riches que jamais !

—Cela est exact, ma chère ; nous allons être remboursés de toutes les marchandises détruites dans le store de B***. La nouvelle que m'en donne notre correspondant de Melbourne m'a été confirmée par plusieurs négociants de Dorling qui viennent aussi de recevoir leur courrier.

—Et vous m'apprenez ces heureux événements sur ce ton lugubre et consterné ? s'écria madame Brissot ; à quoi pensez-vous donc, vous qui hier encore étiez si désespéré de votre ruine ?... C'est à n'y pas croire ! Nous allons enfin renoncer au commerce et vivre selon nos goûts ; notre fille jouira sans obstacle de cette opulence qui nous a coûté si cher... Vous l'entendez, monsieur de Martigny ? ajouta-t-elle en se tournant vers le blessé, car vous aussi vous aurez part à cet heureux retour de fortune !

Le vicomte était sorti peu à peu de son engourdissement pendant cette conversation.

—Je vous félicite, patron, dit-il en se soulevant avec effort ; cet événement va hâter ma guérison, quoiqu'il soit de nature à changer certaines dispositions favorables à mon égard.

—Et pourquoi les changerait-elle, Martigny ? demanda madame Brissot en saisissant la main du blessé qu'elle trouva moite et froide ; ma fille vous semblait-elle plus désirable quand elle était pauvre ?... Mon ami, continua-t-elle en s'adressant à son mari, on a formé ici en votre absence des projets auxquels vous ne refuserez pas votre approbation, je l'espère.

Et elle lui apprit le résultat de l'explication qui venait d'avoir lieu, en sa présence, entre Martigny et Clara.

Brissot ne manifesta aucune surprise : mais il détourna la tête en soupirant. Sa femme poursuivait d'un ton enjoué :

—Croyez-vous, mon ami, que M. le vicomte qui voulait épouser notre fille sans dot, était tout à l'heure le plus riche des deux ?... Le fameux diamant est enfin retrouvé.... Voyez !

Malgré sa préoccupation secrète, le négociant ne put se défendre d'un sentiment d'admiration à la vue de la pierre précieuse. Mais cette impression dura peu ; bientôt il dit en la reposant sur la table :

—Oui, ma chère, c'est en effet le plus beau diamant que j'aie jamais vu ; mais tous les trésors de la terre pourraient ils empêcher.....

Il s'interrompit et s'efforça de cacher une vive émotion.

—Qu'avez-vous donc, Brissot ? demanda le vicomte avec inquiétude ; les projets dont parle votre excellente femme vous déplairaient-ils ?

Non, non, ce n'est pas cela ; guérissez-vous, mon cher Martigny, et si alors il se présente des obstacles à ce mariage, ils ne viendront pas de moi, je vous le jure.

Martigny voulait encore l'interroger, mais une nouvelle faiblesse l'en empêcha, et il ferma les yeux en silence.

Madame Brissot trompée par ce calme apparent, dit à son mari :

—Je vous laisse auprès de notre cher malade, mon ami. Clara ne sait pas encore la grande nouvelle, et je veux la lui apprendre moi-même.... Mais donnez-moi cette lettre, car la chère enfant serait capable de ne pas y croire.

Les deux hommes, demeurés seuls, se turent un moment. Brissot regardait à la dérobée le vicomte, pâle, abattu, et comme évanoui. Toutefois Martigny n'avait pas perdu connaissance, et l'affaïssissement de ses forces physiques n'interrompait pas le travail de sa pensée. S'étant un peu ranimé, il fit signe à son ancien patron de se rapprocher de lui.

—Brissot, dit-il d'une voix éteinte, un secret vous pèse sur le cœur..... Voyons ! vous me direz la vérité, à moi... La bonne nouvelle que vous venez d'annoncer à ces dames n'est pas exacte n'est-ce pas ?

—Rien n'est plus vrai, au contraire ; pensez vous, Martigny, que j'oserais donner à ces pauvres créatures des espérances qui se trouveraient promptement démenties.

—Mais alors d'où viennent donc l'embarras et la tristesse qui percent dans votre contenance et dans vos paroles ?

—Moi, triste ! vous vous trompez, mon ami ; pourquoi serais-je triste ?

—Alors, autre chose.. Vous êtes sorti avec le

médecin qui tout à l'heure a pansé ma blessure ; que vous a-t-il dit de mon état.

—Mais rien de décisif... rien, je vous assure.

—Tenez, voulez-vous que je vous répète ce qu'il vous a dit, moi, ce qui est cause de votre affliction présente, affliction dont je vous remercie ?

—Bon Dieu ! mon cher vicomte, comment pouvez-vous savoir...

Martigny se pencha vers lui :

—Brissot, reprit-il avec fermeté, mon état est désespéré.

Par suite des agitations et des fatigues éprouvées dans le Maaly-Scrub, la gangrène s'était mise dans ma plaie ; et comme cette plaie touche aux organes essentiels à la vie, mon compte ne sera pas trop long à régler... N'est-ce pas cela ?

—Mon ami, bulbutia le négociant, le cas n'est peut-être pas aussi grave... j'espère encore...

Il ne put achever et fondit en larmes. Martigny lui serra la main :

—Il suffit, reprit-il ; je suis un homme, et je saurai me résigner à ce qui est inévitable... A vrai dire, je soupçonnais la vérité depuis quelques jours ; mais on veut se tromper soi-même, vous savez ! Enfin peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi ! J'aurais causé le malheur de votre fille en acceptant son sacrifice ; car je suis sûr... Eh bien Brissot, à présent que mon sort est fixé, vous ferez tous ce que je vous demanderai, n'est-ce pas ? Ne craignez rien ; je n'abuserai pas de votre confiance... Me promettez-vous de respecter mes volontés jusqu'à... jusqu'à ce que je n'aie plus besoin d'en exprimer aucune ?

Brissot se jeta dans ses bras, en murmurant :

—Est-il quelque chose au monde que je puisse vous refuser ?

Le même jour, vers le soir, toute la famille Brissot était réunie de nouveau autour de Martigny. Les dames avaient les yeux rouges, les traits altérés ; le négociant paraissait encore plus sombre et plus désolé que le matin. Du reste, ces trois personnes, tout en prodiguant au blessé les soins les plus délicats, étaient évidemment dans l'attente de mystérieux événements, et aux sentiments douloureux qu'elles éprouvaient se mêlait une sorte d'impatientie curieuse.

Quant au vicomte, quoiqu'il eût encore par intervalles des accès de faiblesse du plus sinistre augure, il ne s'était jamais montré si tranquille et si gai. Le sourire sur les lèvres il s'amusait de l'impatience secrète de ses hôtes et tantait de leur donner le change par des plésanteries. Les dames et Brissot le regardaient parfois avec étonnement, ne comprenant rien à cette gaieté fiévreuse, dans un pareil moment.

Leur attente durait depuis quelques instants déjà quand le son lointain d'une sonnette annonça une visite.

—Morbieu ! dit Martigny en regardant la pendule posée sur une console, ce ne peut être *lui* encore ? Il est trop ponctuel pour se présenter au moins dix bonnes minutes avant l'heure indiquée !

En ce moment, la négresse Sémiramis introduisit miss Rachel Owens.

—Quand je disais ! fit le vicomte en riant.

Rachel ne semblait plus se ressentir de ses douloureuses aventures du Maaly-Scrub, et, bien que ses traits exprimassent la compassion, comme il convenait dans la chambre d'un malade dont l'état ne laissait aucun espoir, elle avait recouvré toute sa fraîcheur et toute sa sérénité. Sa présence inattendue causa quelque embarras à la famille Brissot ; mais Martigny ne sentit pas de même.

—Quoi ! s'écria-t-il d'un ton jovial, une *young lady* qui vient ainsi chez un jeune homme quand il est couché !.....*shoking !* trois fois *shoking !*

Rachel sourit et tendit la main au vicomte qui la pressa doucement.

—Bon ! reprit-il, miss Owens a calculé sans doute qu'un pauvre hère dans ma position misérable ne saurait être compromettant !

—Je pense seulement, monsieur de Martigny, dit Rachel modestement, mais avec âme, que c'est à cause de moi et de mon amie, miss Brissot, que vous êtes dans ce fâcheux état, et je suis venue vous offrir mes consolations et mes secours, comme pourrait le faire une sœur.

—Merci, miss Owens, répliqua le vicomte touché de ces paroles affectueuses ; eh bien ! poursuivit-il en reprenant son ton léger, cette promenade dans le Maaly-Scrub vous a dégoutée, j'imagine, pour longtemps de l'histoire naturelle ?

—Et pourquoi cela ? dit Rachel en faisant une petite moue ; l'histoire naturelle n'était pour rien dans nos malheurs ; pourquoi renoncerais-je à une étude si agréable et si charmante ?

—Allons ! vos collections, je le vois, ne perdront rien à la rude épreuve que vous avez récemment supportée ; seulement je doute que Clara, vous accompagne désormais dans vos excursions... Mais à propos de collections, miss Owens, on assure qu'à l'exemple de vos compatriotes, lorsqu'ils ont échappé à quelque grand danger, vous en avez formé une que je serais fort désireux de voir, si Dieu me rendait la santé ; elle se compose, dit-on, des effets que vous portiez au milieu de l'incendie du Maaly-Scrub. Tout y est, depuis votre chapeau en partie brûlé, vos bottines déchirées par les épines, jusqu'à...

Shoking ! shoking ! interrompit l'Anglaise, moitié riante, moitié confuse, en rougissant jusqu'aux oreilles.

Martigny partit lui-même d'un éclat de rire, qui fut bientôt interrompu par un spasme douloureux.

Les assistants ne pouvaient comprendre cette frivolité du pauvre blessé en présence d'une mort prochaine et inévitable. Ils allaient le prier timidement de se calmer, quand tout à coup la pendule sonna l'heure, et au même instant la sonnette extérieure annonça une nouvelle visite.

Voilà cette fois M. Richard Denison, reprit Martigny avec malice.

En effet, Sémiramis introduisit le jeune juge de paix.

Richard, depuis la catastrophe du Maaly-Scrub, où il avait été sauvé en dernier lieu par les volontaires accourus à ses cris, avait été à peu près continuellement absent de Dorling afin d'achever la pacification de cette partie du pays. De retour chez lui depuis le matin, il ignorait encore ce qui s'était passé chez Brissot, et ne soupçonnait pas pour quel motif il avait été invité d'une manière pressante à se rendre dans la maison du négociant. Néanmoins, il était venu avec sa ponctualité ordinaire et il adressa des compliments pleins de convenance à chacun des assistants. Quand il eut pris place dans le cercle formé autour de Martigny, le vicomte lui dit avec rondeur.

—Monsieur Denison, j'irai droit au fait, car en dépit de mes fanfaronnades, je peux d'un moment à l'autre me trouver à bout de forces... Votre main, je vous prie.

Richard la lui tendit d'un air de surprise.

—Monsieur Denison, poursuivit le vicomte en la retenant dans les siennes, quand je suis arrivé à Dorling pour la première fois, vous aimiez mademoiselle Brissot et j'ai quelques raisons de suppo-

ser que vous étiez aimé d'elle. Je me suis étourdiment jeté à la traverse de cet amour pur et loyal des deux parts, et, grâce à certaines circonstances favorables, j'ai été sur le point de vous ravir le bonheur auquel vous aviez des droits. Mais décidément la fortune se déclare en votre faveur ; l'obstacle qui s'élevait entre vous et la charmante Clara va disparaître pour toujours, et ce qui était disjoint va se réunir de nouveau... Mademoiselle Clara, ne voudriez-vous pas me confier aussi votre jolie petite main ?

Clara hésitait et le regardait avec des yeux éfarés.

—Votre père vous dira qu'il faut m'obéir, reprit Martigny en souriant, et d'ailleurs, cette main, ne m'avez-vous pas donné le droit d'en disposer ?

Clara, sur un signe de Brissot, obéit machinalement ; le vicomte prit sa main, et après y avoir déposé un baiser, la plaça dans celle de Richard.

—Et voilà ! dit-il en soupirant, cela finit comme un mélodrame de l'Ambigu.

Et il retomba épuisé.

Rien ne saurait rendre la stupéfaction de tous les assistants et surtout celle du jeune magistrat si lent, si grave dans ses actions et dans ses paroles, à cet acte inattendu où l'extravagance et la moquerie semblaient se mêler aux sentiments les plus délicats. Cependant, après une courte pause, les mains de Clara et de Richard se séparèrent comme à regret ; Martigny s'en aperçut.

—Brissot, balbutia-t-il, souvenez-vous de votre promesse... c'est à vous d'assurer le bonheur de votre file en achevant ce que j'ai commencé.

Il y eut quelques pourparlers à voix basse entre les assistants ; puis, ces chuchotements cessèrent : Clara embrassa chaleureusement son père et sa mère, puis son amie Rachel, tandis que Denison, s'approchant du vicomte, lui disait avec émotion :

—Merci, monsieur de Martigny ; sous votre légèreté de Français, sous votre insouciance d'aventurier, il y a un noble cœur de gentilhomme !

—Merci à votre tour, Denison, dit le vicomte qui sembla reprendre un peu de force ; mais il ne faut pas trop me savoir gré de mon désintéressement. La gangrène qui s'est mise dans ma blessure est pour beaucoup dans ma générosité ; cependant je n'ai pas oublié que si je n'ai pas été rôti tout vivant dans le Maaly-Scrub, c'est à vous que je le dois... Et, considérant que j'étais alors votre rival, je dis que tout le monde n'eût pas été capable de cet acte chevaleresque. Aussi, maintenant que vous voilà le fiancé de mademoiselle Clara, vous me permettez bien de vous offrir mon cadeau de fiançailles?... Le voici... Puisse-t-il vous rappeler quelquefois le pauvre diable qui a troublé un moment votre existence, mais qui, je l'espère, ne vous inspire plus ni aversion ni colère !

Et il offrit à Richard le précieux diamant, cause première de tant d'agitations et d'événements si tragiques.

Richard le prit, mais, après s'être un moment consulté à voix basse avec Clara, il le rendit à Martigny.

—Ne vous offenz pas de notre refus, monsieur le vicomte, répliqua-t-il ; mais nous n'avons pas besoin d'un pareil présent pour conserver le souvenir de l'homme généreux envers lequel nous avons contracté tant d'obligations... votre âme délicate comprendra les scrupules auxquels miss Clara et moi nous obéissons en cette circonstance.

—Je comprends que vous ne voulez rien de moi ! dit Martigny avec amertume ; mais du moins, monsieur et madame Brissot n'auront pas les mé-

mes motifs pour refuser ce legs d'un compatriote qu'ils ont accueilli d'une manière si hospitalière ?

Le négociant et sa femme parurent violemment tentés ; madame Brissot surtout rougit de plaisir, et sa main, encore blanche et mignonne, s'avancait déjà pour s'emparer du diamant, quand Denison se hâta d'intervenir :

— Les mêmes motifs qui nous font repousser ce riche présent, dit-il avec froideur, existent, je pense pour mon futur beau-père et ma future belle-mère. La dignité de la famille à laquelle je vais appartenir ne lui permet pas d'accepter un don de cette importance.

— M. Richard à raison, reprit Brissot ; mais cet objet précieux doit revenir à votre famille, et il y aurait quelque chose d'odieux à l'en frustrer.

— Ma famille ! encore une fois, je n'en ai pas... Ou s'il me reste quelques parents en France... je m'en soucie aussi peu qu'ils se soucient de moi.

— Mais vous devez avoir encore des amis, à Paris ?

— Des amis ? Je vous ai dit que j'en avais beaucoup quand j'étais riche, mais depuis... Oui, je pourrais encore trouvé là bas sur le boulevard quelques soi-disant amis pour lesquels, à défaut de l'ancien "oncle d'Amérique," passé à l'état de légende, je créerais le type nouveau "d'ami d'Australie." L'un, en recevant le diamant que je lui aurais légué, serait capable, par reconnaissance, de donner mon nom au premier poulain de race qui naitrait dans ses écuries. L'autre l'offrirait inévitablement à quelque courtisane en vogue du corps du ballet ou d'un théâtre de vaudeville ; ce qui lui donnerait une réputation colossale dans les quartiers de Bréda et de la Madeleine. L'au-

tre... mais c'est assez ! J'aurez encore quelques heures, j'imagine, pour réfléchir sur le meilleur emploi à faire de ce morceau de cristal. Maintenant, de grâce, excusez-moi... je n'en puis plus.

On s'écarta respectueusement pour lui laisser la liberté de se reposer. Il resta longtemps immobile et les yeux fermés ; néanmoins, sa pensée ne paraissait pas engourdie et on eût pu l'entendre murmurer d'une voix entrecoupée :

— Tant d'efforts et de sacrifices pour arriver à combler tous les vœux de ce M. Denison... un Anglais... un honnête homme pourtant et qui rendra heureuse cette charmante Clara !

Quelques jours plus tard, Matigny s'éteignit sans secousse, entouré des soins affectueux et des regrets de la famille Brissot, mort bien douce pour un aventurier qui s'était attendu à avoir un jour pour tombeau le sable des déserts ou le fond de l'Océan.

Peu de temps après cet événement, Richard Denison épousa Clara Brissot, dont le père et la mère, riches désormais, étaient venus habiter Melbourne. Aujourd'hui, Denison occupe un poste éminent dans l'état de Victoria, et il n'est aucun honneur, aucune élévation auxquels il ne soit en droit de prétendre.

Quant au diamant de Matigny, il fut vendu au prix de onze mille cents dollars, et cette somme a été envoyée récemment à un modeste employé de Paris, chargé d'enfants et par conséquent très-pauvre, que le vicomte avait connu jadis dans sa vie mondaine. C'était une bonne action ; et toute une honnête famille a béni la mémoire du donateur.

LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)



PRÈS-DEMAIN matin, par le train de sept heures dix minutes. Soyez ici demain soir à minuit. Je vous ferai préparer un lit, et nous partirons ensemble pour la gare. Bonsoir, monsieur Gurnout.

Celui-ci se retira tout joyeux.

Le lendemain, Morany arriva rue de Laval à onze heures et demie. Il avait avec lui dans sa voiture son kansamah Abdul-Sherazie.

Par un surcroît de précautions, M. Morany se fit descendre cette fois rue Saint-Lazare, à la gare du chemin de fer. Il renvoya la voiture, traversa la galerie de l'Horloge, sortit par la rue d'Amsterdam

qu'il monta jusqu'à la rue de Tivoli, prit cette dernière rue, celle de Clichy, la rue Moncey, la rue Blanche, la rue Chaptal, la rue Pigalle et arriva enfin rue de Laval.

— Suis-moi sans faire de bruit, dit-il au kansamah en ouvrant la petite porte du jardin.

Abdul ôta ses sandales et se glissa derrière son maître.

Au lieu de se diriger comme d'habitude vers la maison, Morany s'avança vers la droite et conduisit le kansamah auprès d'un petit bouquet d'arbres.

— C'est là qu'il faut creuser la fosse, lui dit-il.

— Il me manque des outils.

— Tu trouveras une pelle et une pioche sous le tas de sable... tiens, là..., ajouta-t-il en remuant avec sa canne un petit monceau de sable destiné aux allées.

— Je tiens les outils, répondit Abdul après un moment de silence.

— Creuse au pied de ce grand arbre. Tu n'oublieras pas de trouer de quelques coups de pioche la poitrine du cadavre pour donner issue aux gaz qui, plus tard, soulèveraient la terre au-dessus de lui et révéleraient sa présence.

— Soyez tranquille, dit Abdul. Avant d'être *bhuttote* j'ai été *lughae*, et je n'ai pas encore oublié mon ancien métier.

— Dès que tu auras terminé la fosse, tu monteras par le petit escalier dans la chambre qui touche le salon. Fais attention que le concierge ne te voie pas passer.

—Soyez tranquille, Sahid, murmura le kansamah, qui s'était déjà mis à la besogne.

Exact au rendez-vous, M. Gurnout arriva à minuit, enveloppé d'un grand manteau de voyage et tenant à la main un petit sac de nuit.

—Votre caisse est partie ? demanda Morany, qui tenait à ce que le départ de Gurnout fût bien constaté dans sa maison, afin d'éviter que sa disparition ne donnât lieu à des recherches.

—Oui, monsieur, me voilà tout prêt à vous suivre.

—Très bien.

Ils causèrent quelques minutes du voyage de M. Morany, à propos duquel ce dernier bâtit une histoire avec cette facilité d'invention et de mensonge qu'on retrouve chez tous les Indiens,

—Il est temps de dormir, dit enfin M. Morany, car il faut que nous soyons sur pied demain à cinq heures. Je vais vous montrer votre chambre.

Venez, ajouta-t-il.

Il ouvrit en même temps la porte du cabinet où le kansamah, le *roomal* à la main, attendait la victime qu'on lui avait désignée.

—Couchez-vous et dormez bien, dit M. Morany, élevant la voix et laissant en même temps tomber le flambeau comme par accident.

Tandis que Gurnout cherchait son chemin à tâtons, Abdul, déjà habitué à l'obscurité, s'approcha doucement du malheureux. Il lui jeta autour du cou le mouchoir que terminait un nœud, qui revint de lui-même dans la main du kansamah, par la manière dont il avait été lancé.

Abdul donna une saccade ; on entendit un râlement, puis un corps s'affaisa sur le plancher avec un bruit sourd aussitôt étouffé par l'épaisseur du tapis.

—En vérité, Abdul, tu n'as pas oublié les leçons du vieux Saffiz Khan, dit Morany avec un calme inouï. Le *chef* avait eu raison de te citer comme un habile *bhuttote*.

Abdul sourit comme un homme qui reçoit un compliment flatteur. Puis, mettant sur ses épaules le cadavre du pauvre Gurnout, il le porta au jardin.

Au bout d'une heure, il revint trouver M. Morany.

—Eh bien ? demanda ce dernier.

—C'est fait.

—As-tu songé à mettre dans la fosse la chaux qui était à côté du tas de sable ?

—Oui, sahib.

—Tu as tassé la terre, et pris toutes les autres précautions pour que rien ne révèle que le sol a été remué à cet endroit ?

—N'ai-je pas dit au sahib que j'avais été deux ans *lughae* ?

—Tu as raison. Maintenant écoute : tu va prendre le manteau de cet homme et son chapeau. Tu descendras en t'enveloppant jusqu'aux yeux, et tu suivras le père Toulouzé afin qu'il croie avoir vu sortir l'homme qu'il a fait entrer. Une fois dehors, tu m'attendras au coin de l'église Notre-Dame-de-Lorette.

—*Bot atcha, sahib.* (Très-bien ! seigneur.)

Une demi-heure après, M. Morany rejoignit son complice. Ils prirent une voiture de place à la station qui existait alors au coin de la rue Ollivier et du faubourg Montmartre et se firent conduire à l'Odéon. De là, ils rentrèrent comme d'habitude par le jardin.

XIV.

Au mois de mai 1855, tous nos voyageurs s'embarquèrent sur le *Neptune*, beau trois-mâts du Havre

qui devait toucher au cap Bonne-Espérance en se rendant à l'île Bourbon.

Juliette avait emporté beaucoup de livres anglais relatifs à l'Afrique. A peine installée à bord du *Neptune*, elle se mit à lire avec assiduité. Clémence voulut aussi apprendre l'Anglais, mais elle y renonça bientôt.

—Je n'ai pas le temps, disait-elle naïvement.

Ce qui ne l'empêchait pas, une heure après, de se désoler en disant qu'elle s'ennuyait, qu'elle ne savait que faire, etc.

Une partie de son temps se passait à jouer aux cartes, à feuilleter quelques romans, et surtout à coqueter avec Savinien, Overnon, Valentin et les trois officiers du bord. Par suite de leur nouveauté, ceux-ci avaient la préférence. Clémence s'en donnait à cœur-joie à tourmenter ces braves et loyales natures qui avaient pris au sérieux ses œillades et ses paroles décevantes.

Un soir, après avoir causé quelques instants avec son cousin Mazeran, elle le planta là tout à coup pour coqueter avec le second du navire. Valentin, froissé, s'éloigna brusquement. Il alla s'asseoir tout à l'arrière, sur les cages à poules qui garnissaient la dunette.

Il se sentait profondément triste. L'aspect de la pleine mer, qui porte naturellement à la mélancolie, ajoutait encore à sa tristesse. Il appuya son front sur sa main et se mit à regarder l'eau qui s'enfuyait en gémissant sous les flancs du navire. Un moment il se pencha tellement en dehors, que la moitié de son corps dépassait la balustrade.

—Est ce que tu as envie de te jeter à l'eau ? lui demanda tout à coup la voix de Juliette, qui tremblait un peu, quoique la jeune femme parlât en souriant.

—Ma foi ! répondit-il, c'est peut-être ce que j'aurais de plus sage à faire.

—Alors, tu ne le feras pas reprit Juliette sur le même ton de plaisanterie.

—Quel est ce livre ? demanda-t-il en montrant le volume que Mme Bartelle tenait à la main.

—Une grammaire anglaise.

—Et tu ne t'endors pas ?

—Quelquefois : mais je me réveille et je recommence.

—Je ne t'aurais jamais crue si courageuse.

—Ce n'est pas du courage mais de la raison.

—Sérieusement, je t'admire. Je découvre chaque jour en toi une foule de qualités nouvelles. Qui peut t'avoir transformée ainsi ?

—La nécessité. D'ailleurs, ajouta-t-elle, ce que je fais, toute autre femme le ferait à ma place.

—Non, ma chère amie, reprit Valentin en secouant la tête, ou du moins une autre femme ne le ferait pas avec la même abnégation courageuse et modeste. Ah ! pourquoi faut-il ?...

Il s'interrompit brusquement.

—Eh bien.

—Rien, répondit-il en se passant la main sur les yeux. Ah ça ! reprit-il après un moment de silence, tu aimais donc bien M. Bartelle, que, pour le retrouver, tu aies ainsi consenti à exposer non-seulement ta vie, mais celle de tes enfants ?

Juliette soupira et resta un moment silencieuse.

—N'est-ce pas mon devoir de tout sacrifier pour retrouver mon mari ? dit-elle enfin.

—Toujours le devoir !

—Oui, le devoir ; c'est ce mot qui nous sauve, nous autres femmes. Sans la religion et le devoir, que deviendrions-nous ? Tu ne sais pas de quelle confiance on est pénétré lorsqu'on peut se dire : « Ceci est mon devoir. » Et quelle satisfaction on éprouve lorsqu'on a le droit de se répéter à la fin

de la journée : « Aujourd'hui encore, j'ai rempli mon devoir.

—Tu as raison, Juliette, répondit Valentin d'un air songeur ; ce que tu dis là, je l'ai senti moi-même. Le malheur de ma vie est de n'avoir pas eu ce sentiment du devoir assez développé. J'ai manqué d'un principe, pour ainsi dire visible, qui me servit de guide et de point de repère. Il m'aurait fallu un intérêt assez puissant pour occuper mon activité et donner un but à ma vie. Ce que je n'ai pas eu le courage de faire pour moi-même, il me semble maintenant que je l'aurais peut-être fait pour d'autres.

—Je le crois aussi, dit Juliette avec vivacité. C'est un grand malheur que tu sois resté orphelin à quinze ans. Tu croyais que tes folies ne pouvaient causer de chagrin et de dommage qu'à toi-même, et c'est ce qui t'a perdu. Mais tu es jeune encore, et tu peux...

—Je ne puis rien, reprit-il tristement ; car il me manque un but vers lequel me diriger.

—Songe à refaire ta fortune.

—Cela ne suffirait pas, Juliette. J'aime les avantages que procure l'argent, et pourtant je hais l'argent lui-même. Pour secouer l'indifférence, la torpeur qui se sont emparées de mon esprit, il me faudrait une passion, ou plutôt un devoir comme tu dis.

—Clémence est libre maintenant, murmura Juliette. Sa fortune dépend de l'expédition que nous allons entreprendre, et au succès de laquelle tes efforts peuvent contribuer.

—Ce succès même nous séparerait à jamais Clémence et moi. Je suis trop fier pour me laisser enrichir par elle. D'ailleurs, je la connais ; si elle redevient riche, elle ne songera qu'à recommencer son existence d'autrefois. Unir un jaloux comme moi à une coquette comme elle, ce serait nous préparer un enfer à tous deux. Qu'elle soit pauvre ou riche, d'ailleurs je sens que je ne pourrais jamais trouver le bonheur auprès d'elle.

—Pourquoi ?

—Elle est trop coquette et je crains qu'elle n'ait pas de cœur. Ne me dis pas le contraire, Juliette je sais qu'au fond tu es de mon avis, et qu'un jour même tu lui as reproché son insensibilité, précisément à cause de moi. Exigeant et jaloux comme je le suis, il faut justement que je m'attache à une coquette ! Sais-tu pourtant quel était mon rêve autrefois, oui, même au plus fort de mes folies, au milieu de ces orgies stupides qui ont dévoré ma jeunesse, ma fortune, ma santé, et peut-être mon cœur, hélas ? Je rêvais une femme qui m'aimât profondément, entièrement, exclusivement. Oh ! si je l'avais trouvée alors !...

—Tu l'aurais trahie peut-être pour des femmes indignes d'elle, et si cette femme avait eu le cœur que tu rêvais, elle aurait cruellement souffert.

—Tu as encore raison, dit-il après un moment de réflexion ; oui, tu as raison. Comme tous les égoïstes, comme tous les hommes enfin, j'aurais voulu prendre tout le cœur, toute la vie d'une femme et ne lui donner en échange qu'une partie de mon cœur et de ma vie. Je sens que tu dis vrai ; mais je sens aussi, je te le jure, je sens que, maintenant, il n'en serait plus ainsi ; mais maintenant il est trop tard.

—Qui sait ? murmura Juliette.

—Oh ! je ne me fais pas illusion. Autrefois, peut-être, on aurait pu m'aimer, qui donc aujourd'hui aurait la folie d'appuyer son cœur sur une branche morte comme mon cœur ? Tiens ne parlons plus de cela. Lorsque je songe à la vie que je pouvais mener et à celle qui m'attend, j'ai des envies

de me jeter dans ces vagues qui semblent m'inviter à chercher dans leur sein le calme et l'oubli.

Par un mouvement instinctif, Juliette appuya vivement sa main sur le bras de Valentin, qu'elle serra avec une force dont le jeune homme resta tout surpris.

—Oh ! mais, tu es forte comme un Turc ! fi-il en riant, quoiqu'une larme roulât encore dans ses yeux.

—N'est-ce pas ? répondit-elle sur le même ton. Ecoute, Valentin, parlons sérieusement. Tu te plains tout à l'heure de n'avoir pas de devoir à remplir, je vais t'en indiquer un, et le plus noble qui puisse occuper toutes les facultés, tout le dévouement d'un homme.

—Parle.

—Regarde Cécile et Emma qui jouent là-bas auprès de cette bonne Toinette. As-tu songé à ce que deviendraient ces pauvres enfants, si je ne puis retrouver leur père, ou si je succombe moi-même dans ce périlleux trajet que nous allons entreprendre ?

—Quelle idée !

—Eh bien ! Valentin, si je meurs, jure-moi de veiller sur mes filles, de les aimer, de me remplacer enfin au besoin près de ces pauvres enfants !

—Je te le promets ! s'écria-t-il avec empressement. Ne sais-tu pas d'ailleurs combien je les aime, ces chères petites ?

—Oui, je le sais mon ami. Je sais que, dans un moment de danger, tu sacrifierais ta vie pour les sauver, mais c'est plus encore que je te demande. Je te prie de veiller sur elles comme j'y veille moi-même, c'est-à-dire de faire de cette sollicitude ta principale, ton unique occupation. Si elles sont malades, tu veilleras à leur chevet ; si elles sont pauvres, tu travailleras pour les nourrir ; si elles aiment, tu chercheras à diriger leur affection vers quelqu'un qui en soit digne ; enfin, tu vivras par elles et pour elles jusqu'au moment où tu pourras abandonner ta tâche à deux époux capables de la continuer. Ne me réponds pas tout de suite, Valentin ; je ne veux pas d'une promesse faite dans un moment d'entraînement. Réfléchis auparavant à tout ce que j'exige de toi.

Il secoua doucement la tête en souriant du sourire affectueux et bon qui donnait tant de charme à sa physionomie.

—J'ai réfléchi, dit-il, et j'ai compris qu'en donnant un protecteur à tes enfants, tu voulais en donner un à ton écervelé de cousin. Eh bien ! soit ; j'accepte le devoir que tu m'offres, avec toutes ses conséquences.

Il courut prendre les petites filles, les amena près de leur mère ; puis réunissant leurs deux têtes mignonnes pour les embrasser à la fois, il murmura de manière à n'être entendu que de Mme. Bartelle :

—Si jamais elles étaient orphelines, je jure de vant Dieu de leur servir de père !

—Merci, Valentin, dit Juliette en lui tendant la main avec émotion, tandis que les deux enfants couraient reprendre leurs jeux.

Savinien, envoyé par Mme. Martigné, s'approcha en appelant Valentin. Celui-ci fit un geste d'impatience et s'éloigna en passant son mouchoir sur ses yeux pour essuyer quelques larmes qui mouillaient ses paupières.

—Allons, murmura Juliette, si je meurs, du moins il veillera sur mes enfants, et le devoir sacré qu'il vient d'accepter le protégera lui-même contre les funestes idées qui le prennent quelquefois. Pauvre Valentin !

Comme elle se levait en prononçant son nom à

demi-voix, elle aperçut à côté d'elle M. Morany, que la *brigantine* (la voile du mât d'artimon) masquait en partie, car il faisait déjà fort sombre.

—Ah ! vous étiez là ! dit-elle en rougissant, comme s'il avait pu lire dans sa pensée.

—J'arrive à l'instant, répondit-il avec un empressement qui fit supposer le contraire à la jeune femme.

Froissée de cet espionnage dont elle n'était pourtant pas assez certaine pour avoir le droit de le lui reprocher, Juliette s'éloigna de M. Morany, qui cherchait à lui parler.

Un éclair de fureur traversa les yeux de l'Eurasien.

—Patience ! murmura-t-il avec un accent de sombre jalousie.

Puis, après être resté quelques minutes perdu dans ses rêveries, il appela son kansamah. Il ne se doutait guère qu'Abdul était à deux pas de lui, couché sous un des bancs de la dunette. Au lieu d'accourir à l'appel de son maître, le kansamah s'éloigna en rampant. Deux minutes après, il revint, portant une sorte de petit réchaud sur lequel était une boule incandescente dont Morany se servit pour allumer son cigarre.

—Eh bien ! dit Bhyrrub au kansamah qui le rejoignit sur le gaillard d'avant.

—Il aime toujours la tourterelle blanche, répondit Abdul, qui appelait ainsi Mme. Juliette Bartelle, et il est jaloux de Valentin *sahib* (seigneur).

—Ainsi il trahit le maître pour cette femme, murmura Bhyrrub.

—Non ; il n'a encore rien révélé.

—Soit, mais un jour ou l'autre il le fera.

—Pas avant qu'il ne soit seul avec la tourterelle blanche, et maître de son sort.

—Il se promène souvent le soir sur la dunette et se penche quelquefois sur le bastingage pour regarder les vagues. En le poussant un peu, un jour que la mer sera grosse...

—Garde-t'en bien ; ce serait donner aux *feringhees* (chrétiens, étrangers) des inquiétudes qui les empêcheraient peut-être de continuer leur voyage.

—Que faire alors ?

—Laisse Morany terminer la tâche que seul il peut accomplir. Quand il ne restera plus qu'elle et lui, alors nous remplirons les ordres du chef.

—Abdul, Mme. Martigné est bien belle, murmura le khitmurgar.

—Et Mme. Bartelle est envoyée par Kalec (la Vénus indoue) pour réjouir les yeux et le cœur de ses fidèles.

Tous deux se regardèrent. Un sourire d'intelligence glissa sur leurs lèvres sensuelles, et ils échangèrent un signe mystérieux.

Ils regagnèrent ensuite le petit logement qu'ils occupaient dans l'entrepont, allumèrent leurs *gargoulis*, (1) et prolongèrent leur conversation bien avant dans la nuit.

Huit jours plus tard, les passagers du *Neptune* découvraient la montagne de la Table. Ils débarquèrent à *Cap-Town* le 14 juillet, juste deux mois et demi après leur départ du Havre.

XV.

La ville du Cap (*Cap-Town*) est située au pied de trois hautes montagnes, en face de la mer, à laquelle un terrain sablonneux conduit par une

(1) Sorte de pipe indoue, composée d'une noix de coco à demi-remplie d'eau, que surmonte un tuyau ayant à peu près la forme d'une clarinette dont la partie supérieure ou pavillon remplit le rôle du fourneau. On aspire la fumée par un petit trou pratiqué dans la noix de coco. C'est le *houka* du peuple.

pente insensible. La montagne de la *Tête-du-Lyon*, jointe à celle de la *Croupe-du-Lyon*, abritent la baie de la Table des vents de l'ouest et servent de rempart à la ville.

Plusieurs rues parallèles montent du rivage vers la montagne de la Table. D'autres rues perpendiculaires à celles-ci, parallèles aussi, mais de moindre largeur, traversent toute la ville.

Large et bien aérées pour la plupart, ces rues sont plantées d'arbres qui donnent un peu d'ombre aux maisons et interceptent la reverberation du soleil, dont les rayons brûlants se réfléchissent sur les flancs de la montagne et sur les murs presque tous blanchis à la chaux. La ville est pavée en grande partie, mais dès que commencent les vents du sud-est, un nuage épais de poussière aveugle les habitants et pénètre jusque dans l'intérieur des maisons. Les habitations, soigneusement entretenues et généralement à trois ou quatre étages, sont bâties en brique ou en granit rouge, ce qui leur donne un peu de monotonie.

Un gouverneur anglais y réside avec de nombreux fonctionnaires de la même nation, et son autorité s'étend sur toute la colonie, dont les limites s'accroissent chaque jour.

Grâce à sir Richard ainsi qu'aux nombreuses lettres de recommandation qu'il apportait, chacun se mit à la disposition de la famille Martigné.

Tandis que sir Richard, Valentin et même le sentimental Guitarnan couraient de droite et de gauche pour se procurer des renseignements et les objets dont ils avaient besoin pour leur futur voyage, Morany, prétextant une indisposition, ne sortait presque pas de sa chambre. Ses amis venaient souvent le voir et s'étonnaient que son indisposition lui laissât si bonne mine. En réalité, il se portait parfaitement bien, mais sachant que plusieurs officiers des régiments alors en garnison au Cap avaient séjourné dans l'Inde, il avait probablement ses raisons pour ne pas s'exposer à rencontrer d'anciennes connaissances. Il est vrai aussi que les métis et les mulâtres sont vus de fort mauvais œil dans le pays et que personne ne les reçoit. La position de Morany eût été fort difficile, et ses amis supposèrent que c'était là le vrai motif de sa réclusion volontaire.

Un soir, Abdul Shérazie vint prévenir son maître qu'un étranger le demandait.

—Quel est son nom ? demanda Morany.

—Il a refusé de le dire, *sahib*.

—Est-ce un blanc ?

—Je crois que c'est un Arabe, *sahib*.

—Fais-le entrer, dit Morany après un instant de silence.

L'individu annoncé par Abdul entra aussitôt.

C'était un homme de taille moyenne, vêtu d'un long vêtement jaune en forme de tunique et d'un turban. Il appartenait évidemment à une race mélangée. Au front et au nez de l'Arabe, il joignait les lèvres épaisses et le menton fuyant du nègre.

Quoiqu'il n'eût en réalité qu'une trentaine d'années, sa figure, usée par les excès, en portait quarante.

Avant de parler, il attendit que le kansamah se fût retiré.

Pendant ce temps, Morany et lui s'examinaient avec une égale attention.

Enfin le nouveau venu tira de sa ceinture un papier contenant deux ou trois mots écrits en indoustant et le remit à l'Eurasien qui le parcourut rapidement.

—Enfin ! dit Marony avec un geste de satisfaction, tu es Ben Mussul ?

—Oui, sahib.

—A quel pays appartiens-tu donc ?

A la *Mrima* (1). Mon père était un Arabe de Zanzibar ; ma mère était Africaine.

—Tu as bien tardé à venir.

—J'arrive de Quilimané pour le service du Maître.

—Rapportes-tu des nouvelles de M. Gaspard Novéal ?

—Hélas ! non, sahib.

—Tu es sûr du moins qu'il n'est point revenu par Quilimané ?

—Oh ! pour cela, je le garantis.

—Tu crois alors qu'il est toujours dans le même pays ?

—Oui, sahib.

—Comment se fait-il qu'après être allé si près de lui avec le capitaine Bartelle...

—Bartelle ?

—Celui qui se faisait appelé Prosnier, et qui était parti de Zanzibar avec un vieil Arabe que tu as tué, n'est-ce pas ?

—L'Arabe ? oui, sahib.

—Comment se fait-il, te dis-je, que tu n'aies pu arriver jusqu'à M. Novéal ?

—Je vais vous l'expliquer. Lorsque les sauvages nous ont faits prisonniers, le capitaine et moi...

—Silence ! interrompit vivement Morany, qui venait d'entendre dans l'escalier la voix de Savinien et celle de sir Richard.

—Qu'y a-t-il ?

—Des visites qui m'arrivent et qui ne doivent pas te voir encore. Entre dans cette chambre. Je te ferai demander après leur départ.

Les deux jeunes gens accouraient joyeux. Ils apportaient des renseignements récemment parvenus au sujet de M. Novéal et de M. Bartelle.

D'après ces renseignements, qui provenaient principalement d'une lettre écrite par un officier en tournée de chasse aux environs de Winsburg, deux Français, dont un portait une longue barbe blanche, parcouraient les terrains giboyeux situés entre Bootchap et Winsburg. Vivant comme de vrais sauvages de leur chasse et de leur pêche, ils fuyaient les habitations et couchaient au milieu des forêts.

Une seconde lettre venant de Smithfield parlait aussi de ces deux chasseurs et ajoutait aux détails déjà fournis par la missive précédente, que ces deux hommes étaient des marins, ce qui se rapportait fort bien, on le voit, à M. Bartelle.

—Demain, dit Savinien, qui portait la parole, nous devons voir le colonel Carthy, qui revient justement de Colesberg (la dernière garnison anglaise de la colonie), et qui nous donnera de nouveaux détails. Il me semble, du reste, que ceux que nous avons obtenus sont de nature à nous encourager beaucoup.

—Certainement, répondit Morany, qui avait hâte de retourner à son Arabe, et qui prétextait un violent mal de tête pour congédier plus vite ses visiteurs.

Ceux-ci apprirent en rentrant que le colonel Carthy était déjà arrivé.

Ils coururent chez lui, conduits par un de ses amis, qui s'était chargé de la présentation.

Le colonel Carthy était un grand bel homme à la figure martiale et bronzée par le soleil. Il accueillit fort gracieusement sir Richard et les deux Français.

Les renseignements qu'il s'empressa de leur

(1) On appelle *Mrima* la contrée au sud de *Mombas*, frontière méridionale du *Sawahill*, qui est une portion de la côte africaine située vis-à-vis de l'île de Zanzibar.

fournir ne firent que confirmer une partie de ceux qu'ils avaient déjà obtenus.

Il leur donna en outre un conseil précieux dont ils comprirent immédiatement l'importance et dont tout le monde, du reste, les engagea à suivre.

—En ce moment, messieurs, leur dit-il, on attend de jour en jour à Graaf-Reinet, le retour d'une expédition composée de savants et de chasseurs, qui viennent d'explorer les bords de quelques-uns des affluents de la rivière Orange.

« Si M. Novéal et M. Bartelle se trouvent dans cette direction, comme vous supposez, il est probable que les explorateurs en question en auront entendu parler. En tout cas, ils pourront vous donner des détails sur le voyage et sur les meilleurs moyens de l'accomplir. Leurs bœufs et une partie de leurs chariots leur deviendront maintenant inutiles, et ils seront probablement disposés à les vendre bon marché.

« Les bœufs surtout seront une excellente acquisition pour vous ; il faut avoir voyagé en Afrique pour savoir de quelle importance est un bon attelage de bœufs habitués à la route et endurcis à la fatigue.

« J'ajouterai qu'en partant de Graaf-Reinet la route est moins longue et moins fatigante, et que vous rencontrerez d'excellents pâturages pour vos bestiaux, ce qui est une considération fort importante pour un tel voyage. Enfin vous évitez ainsi la traversée du *Karoo* ou désert, qui est toujours pénible. »

Le raisonnement du colonel était tellement évident que Sir Richard et ses compagnons s'empressèrent de s'y conformer. Ils prirent passage sur un navire qui touchait à Port-Elisabeth, et se firent débarquer dans cette ville, d'où ils gagnèrent Graaf-Reinet.

Cette ville a conservé son caractère hollandais. Ses maisons à tourelles et à pignons irréguliers charment les yeux par leur air de propreté. La population, qui monte à quinze ou seize mille âmes se compose de marchands et de colons.

Au moment où nos voyageurs arrivèrent à Graaf-Reinet, l'expédition dont leur avait parlé le colonel Carthy venait d'y rentrer.

Aucun des voyageurs qui la composaient n'avait entendu prononcer ni le nom de M. Novéal, ni celui de M. Bartelle. Seulement quelques-uns d'entre eux confirmèrent encore les renseignements déjà recueillis au Cap, en racontant que des Griquas (1), qu'ils avaient rencontrés, leur avaient parlé de deux Européens qui parcouraient le pays, chassant, pêchant et vivant dans les bois. On voit que le dire des Griquas coïncidait parfaitement avec les lettres de Winsburg et de Colesberg. Ces individus n'étant ni Anglais, ni Hollandais, d'après l'opinion des Griquas, pouvaient fort bien être des Français. Un d'eux avait la barbe blanche.

On croit si facilement ce qu'on désire, que les Martigné se regardèrent comme certains d'avoir découvert la trace de M. Novéal. Je n'ajoute pas de M. Bartelle, car le pauvre capitaine ne comptait que pour sa femme.

On s'empressa de faire tous les préparatifs du voyage. Avant tout il fallait se pourvoir de guides, de chariots, de bœufs et de chevaux. Suivant le conseil du colonel, qu'approuvèrent tous les gens expérimentés, on acheta aux explorateurs qui venaient d'arriver, la plupart de leurs bœufs et quatre de leurs chariots qui se trouvaient encore en bon état, malgré leurs pénibles épreuves, et qui

(1) Tribu composée de Hottentots de race pure et de métis.

n'avaient besoin que de réparations peu importantes.

Comme il n'y avait pas assez de ces quatre chariots pour tous nos voyageurs, on en acheta deux autres chez des colons du voisinage. Chacun d'eux coûtait de dix-huit cents à deux mille francs.

Pour traîner tous ces équipages, il fallut aussi se procurer de six à huit paires de bœufs par wagon, sans compter les bœufs destinés à remplacer ceux qui tomberaient malades en route.

Ces animaux étaient beaucoup moins chers alors qu'ils ne le sont maintenant, chaque paire ne revint qu'à cent ou cent vingt francs.

La petite caravane dut aussi emmener des vaches et quelques chèvres pour fournir la provision de lait nécessaire à la cuisine et surtout au café au lait, sans lequel, suivant l'habitude des Boërs, on ne se met jamais en route. On avait aussi acheté des chevaux, dont les hommes comptaient se servir pour chasser, et qui sont d'ailleurs nécessaires pour découvrir les gués des rivières et pour courir à la recherche des bestiaux lorsque les rugissements des lions leur ont fait prendre la fuite et se disperser dans les bois.

Chaque wagon exigeait trois domestiques. D'abord un *driver* ou cocher, qui, assis sur le siège de devant, conduit l'ensemble de l'attelage, et s'occupe spécialement des bœufs les plus rapprochés du chariot; puis un *leader* (conducteur, guide) chargé de diriger les bœufs de tête. Le troisième domestique veille sur les bœufs de rechange et sur les animaux malades. Le *driver* reçoit environ un *shilling* (1 fr. 25 c.) par jour, et les deux autres 6 à 7 *pences* (60 ou 70 c.). Ceux-ci étaient des Hottentots.

Quant aux provisions, elles se composaient de farine, riz, sucre, café, thé, viande salée, biscuit de mer, eau-de-vie, vin, épices de tout genre, poudre, plomb, tabac, pour les (Hottentots), etc.; puis des haches, pioches, leviers, crics, tentes, couvertures et vêtements de rechange, marmites, broches, bouillottes, casseroles, de la vaisselle, etc. Joignez tout cela aux caisses dont s'étaient encombrées nos voyageuses, et vous verrez que le chargement des wagons était complet.

Le guide, qui avait dirigé l'excursion des chasseurs, consentit à repartir avec la nouvelle expédition, quoique sa santé fût cruellement altérée par les fatigues de son premier voyage. C'était un Griqua. Il connaissait parfaitement le pays, mais il manquait de fermeté et se laissait facilement effrayer.

XVI.

M. Morany avait eu d'abord l'intention de proposer pour guide son ami Ben-Mossuel, qu'il avait envoyé à Graaf-Reinet dès qu'il avait été décidé qu'on partirait de ce point. Malheureusement le métis arabe se montrait aussi peu disposé à se mettre en évidence dans cette contrée que Morany lui-même.

Poussé par Morany, il finit par lui avouer ou plutôt par lui laisser deviner la vérité.

— Il y a deux ans, comme je traversais le pays des Griquas pour retourner au Cap, dit-il, j'ai rencontré un capitaine anglais qui revenait d'une excursion de chasse. Il ramenait avec lui dix beaux chevaux qu'il avait achetés aux Griquas. Son guide l'avait abandonné, il me pris pour le remplacer. Il allait à Graaf-Reinet. Une nuit, les lions ont fait peur aux chevaux, qui ont rompu leurs attaches et qui se sont sauvés dans la forêt.

— Tout ?

— Oui, sahib; moi, je me suis mis à leur recherche.

— Et tu ne les as pas trouvés, bien entendu ? dit Morany, qui devinait la fin de l'histoire.

— Non, sahib. Alors, vous comprenez, je n'ai pas osé revenir auprès du capitaine.

— Naturellement.

— Par malheur, il avait avec lui de méchantes gens qui ont prétendu que j'avais volé les chevaux pour les vendre à d'autres Griquas... Alors il s'est mis à ma poursuite.

— Je comprends; tu crains de tomber entre ses mains.

— Non, sahib; il est mort.

— Un accident, probablement ?

— Oui, sahib.

— Et je suis sûr qu'on aura eu l'injustice de t'accuser à ce propos ?

— Hélas ! oui, sahib; mais par Allab, qui m'entend, j'étais innocent comme l'agneau qui vient de naître.

— Si le capitaine est mort, que peux-tu craindre ?

— Il y avait trois autres officiers qui sont restés avec nous pendant huit jours et qui me connaissent. Je crois que leur régiment est à Graaf-Reinet ou à Calesberg.

— Très-bien ! fit Morany. Je comprends la modestie qui te porte à rester dans l'ombre. Il faut cependant que tu viennes avec nous. Seulement je t'amènerai comme domestique, et tu resteras dans les chariots sous prétexte de ton service. Change de costume, coupe ta barbe et fais en sorte qu'on ne puisse te reconnaître. Une fois que nous aurons dépassé les garnisons anglaises, nous verrons à nous débarrasser du Griqua, et nous te prendrons comme guide à sa place.

Revenons aux préparatifs du voyage.

Dans mon roman *Les Filles du Boër* (collection Hachette, 1859), j'ai déjà décrit les chariots du Cap; mais, comme la plupart de mes lecteurs ignorent peut-être jusqu'au titre de ce livre, je vais essayer de décrire de mon mieux les wagons dont se servent les fermiers et les voyageurs de la colonie du cap de Bonne-Espérance.

Ces wagons ressemblent un peu aux immenses chariots dont se servent les administrations de chemins de fer pour transporter à domicile les chargements de farines et de grains.

Ils ont environ six mètres de longueur sur un mètre vingt-cinq centimètres de largeur. La hauteur des côtés, qui est à peu près d'un mètre à l'arrière, diminue vers l'avant.

La planche du fond (*buick planck*), ou planche de ventre, ainsi que les deux planches de côté (*leer*), ne sont la plupart du temps maintenues que par des courroies et des taquets, et reposent sur le train de derrière, qui est fixe. L'avant train est mobile et pivote sur une énorme cheville.

Le chariot est surmonté de cerceaux qui croisent et maintiennent des barres longitudinales. Les arcades ainsi formées supportent une seconde toile blanche d'un tissu épais et fort, qui, débordant à l'avant et à l'arrière, y forme des rideaux appelés *klap klaps*.

De solides courroies en peau de buffle fixent à l'avant du chariot un grand coffre sur lequel se place d'habitude le *driver* ou conducteur, à côté de qui peuvent s'asseoir encore deux personnes. Un coffre parallèle est établi à l'arrière du wagon; le long du chariot, mais à l'extérieur, courent des coffres plus étroits soutenus par deux barres horizontales solidement fixées au corps du véhicule.

(A CONTINUER.)

LA FEMME SANS DÉ.

Une femme peut être peintre, sculpteur et même écrivain. On peut trouver chez elle les pinceaux, l'ébauchoir et même la plume, pourvu qu'on y trouve un dé.

La femme sans dé est un être épouvantable.

Chez la femme sans dé règne le désordre malpropre, l'indécence et même la licence.

Malheur au mari de la femme sans dé ! elle rêve le divorce. Malheur à ses fils, et surtout malheur à ses filles !

En entrant dans une maison, cherchez le dé de la femme ; s'il est partout, excepté par terre, s'il est sur la table ou sur la cheminée, soyez assuré que dans cette maison tout est ordonné. Les fils sont respectueux et sages, les filles laborieuses et sensées, et le mari, le père, respecté et aimé.

Si le dé est au fond d'un tiroir, s'il est terne, si le passage de l'aiguille ne l'a pas rendu brillant, la femme est mondaine, faiseuse de visites et de *cancans*, *cancans* du grand monde, ou du petit monde, peu importe. Le mari est mal reçu ou boudé, les fils sont au collège dès l'âge de sept ans, et les filles font leur éducation sous la haute direction de la femme de chambre.

Il y a ensuite la femme dont le dé est introuvable. Chez celle-là, l'aiguille est remplacée par les épingles. Cette femme-là est la femme sans dé. Chez elle, la couturière rend des oracles et la modiste fait la loi. Sous cette loi, le temps manque pour obéir au mari, et la force manque pour commander aux enfants.

La femme sans dé déjeune au lit, lit les petits journaux et se lève à midi. Sa femme de chambre est une soubrette et son domestique un valet.

Elle sait le nom des hommes inutiles et le nom des femmes sans nom.

Les hommes inutiles sont ceux qui lui rendent le plus de services. C'est avec eux ou pour eux qu'elle tue le temps et ruine sa maison. Les femmes sans nom, qui sont comme elle des femmes sans dé, sont l'exemple qu'elle suit. — Rien qu'à la voir marcher dans la rue je reconnaîtrais la femme sans dé.

Elle a des robes trop longues ou trop courtes. C'est elle qui invente des nœuds insolants pour relever sa jupe. C'est elle qui fait la fortune des marchands de cosmétiques et la misère des pauvres filles qui l'imitent.

La femme sans dé habite à tous les étages. Elle habite aussi bien la mansarde que l'entresol. Elle habite un hôtel ou son hôtel, et quelquefois elle a des palais. On la rencontre aussi dans la rue... Partout elle est la même, et ce qui la distingue partout, c'est l'ignorance et la sottise. La femme sans dé n'a jamais d'esprit.

L'homme réfléchit en marchant ou immobile dans son cabinet, il réfléchit aussi en priant.

La femme réfléchit en cousant.

En marchant, elle est distraite ; immobile, elle s'ennuie ; en priant, elle demande, elle se plaint, elle supplie et ne réfléchit point.

Pour que la femme réfléchisse, il faut que ses doigts soient agiles. — Si elle est peintre, c'est en cousant qu'elle a rêvé son tableau ; si elle est écrivain, c'est en cousant qu'elle a fait ce qu'elle écrit, et si elle a écrit sans avoir cousu, travaillé comme une ouvrière, son livre sera mauvais. Il portera en lui le principe dissolvant de son oisiveté.

La femme sans dé ne fait rien et n'a le temps de rien. Sa vie est dévorée par le néant. Pour elle les nuits sont courtes et les jours n'existent pas. Elle agit pour ne rien faire et parle pour ne rien dire.

Pour la femme sans dé, la vie est longue et la mort vient vite.

Dans le fond insondable de sa misère, ce que la femme sans dé ignore le plus, c'est la compassion. Si elle parvient à la vieillesse, elle joue à la Bourse, et devient intraitable sur le chapitre des faiblesses. Elle ne comprend aucune faute, ne croit à aucun repentir et se dresse tout d'une pièce sur les ignominies de sa vie pour anathématiser et pour maudire.

Elle lutte contre la vieillesse de toute la force des cosmétiques qui ont *embelli* sa jeunesse ; et elle luttera contre la mort de toute la force de la philosophie qu'elle a puisée dans la lecture des petits journaux. La mort l'enlèvera au milieu de sa fureur et de ses regrets, loin de ses enfants qui la cachent ou l'ont oubliée.

Hier, dans la rue des Saints-Pères, une femme élégante marchant devant moi, conduisant par la main une jolie petite fille. — Je ne sais ce que disait la mère, mais l'enfant s'écria :

— Il ne faut pas dire cela.

— Ah ! et pourquoi ? dit la mère.

— Parce que papa ne veut pas ainsi.

— Papa, papa ! il faut qu'il s'accoutume à tout, papa ?

Soyez assuré que la femme qui parlait ainsi à sa petite fille était une femme sans dé.

Vous auriez trouvé chez elle des journaux, des livres fripés, des rubans, des chiffons, des cartes de visite, des pommades, des onguents, des poudres pour l'usage interne et externe ; mais vous n'auriez pas trouvé un dé, et sa petite fille n'en aura point. Déjà elle a une couturière pour sa poupée ; et plus tard, bientôt, cette jolie petite fille, à l'exemple de sa mère, accoutumera à tout son mari.

ANECDOTES.

PRÉDICATEURS.

Le cordelier Maillard, fameux pour les hardiesses de ses sermons, avait un jour lancé quelques traits piquants contre Louis XI. Le roi lui fit dire que, s'il recommençait, il le ferait coudre dans un sac

et jeter à la rivière ; mais Maillard, faisant allusion aux relais de poste que Louis venait d'établir, répondit au porteur de cette menace : « Allez dire au roi que j'arriverai plus tôt en paradis par eau qu'il n'y arrivera avec ses chevaux de poste. »

(Nouvelle Biographie générale.)

Le père Gontier ou Gontheri, jésuite, prêchait le carême à St. Gervais. Le roi, la marquise et toutes les principales coquettes de la cour ne perdaient pas un de ses sermons. Ces dames ordinairement se plaçaient près de l'œuvre, à cause que le roi s'y mettait presque toujours, et venaient plus affectées que jamais, outre le bruit et le scandale qu'elles causaient, la marquise surtout, qui sans cesse faisait des signes au roi pour le faire rire ; si bien que le père Gontier, indigné de voir violer ainsi le respect qui était dû à la maison de Dieu et à sa parole, dit un jour, au milieu de sa prédication : « Sire ne vous laisserez-vous jamais de venir avec un sérail entendre la parole de Dieu, et de faire un si grand scandale dans sa maison ?... Toutes ces femmes en furie, la marquise entre autres, n'oublièrent rien pour porter le roi à faire un exemple de tel prédicateur, et si indiscret, ou du moins de l'envoyer à la Bastille. Le roi, le lendemain, comme il allait à la chasse, l'ayant rencontré, l'assura qu'il ne devait rien craindre ; bien plus il le remercia de ses corrections, et en même temps le pria de ne les plus faire si publiquement.

(*Amour des rois de France.*)

Un prédicateur qui n'avait qu'un sermon qu'il allait débiter par les villages, l'ayant dit dans un endroit, le seigneur du lieu, qui en avait entendu parler avantageusement, l'engagea à prêcher encore le lendemain, qui était fête. Le prédicateur chercha pendant la nuit comment il se tirerait d'affaire. Le lendemain il monte en chaire, et dit : « Messieurs, quelques personnes m'ont accusé de vous avoir débité hier des propositions contraires à la foi, et d'avoir mal pris plusieurs passages de l'écriture ; pour les convaincre d'imposture, et vous faire connaître la pureté de ma doctrine, je m'en vais vous répéter mon sermon ; soyez-y attentif, et remarquez bien si j'ai tort. »

Panckoucke.

Cotin dit une fois en prêchant, du temps que le cardinal de Richlieu avait si fort la comédie en tête : « Quand Jésus-Christ acheva sur le théâtre de la croix la pièce de notre salut, etc. »

Tallement de Réaux.

« On coupe les bourses à vos sermons, disait un courtisan à Massillon.—Oui, répartit Massillon, mais le père Bourdaloue les fait rendre. »

(Le P. Perraud. *L'oratoire.*)

Pendant l'Avent de 1699, Massillon fut désigné pour prêcher à Versailles devant la cour. Louis XIV lui adressa un jour ce compliment : « Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, j'en ai été content ; pour vous toutes les fois que je vous entends, je suis très mécontent de moi-même. »

(*Id.*)

Mascaron venait de prêcher devant la cour. Malgré la modération de son langage, quelques courtisans essayèrent de le décrier et de le perdre dans l'esprit de Louis XIV. Ce prince leur ferma la bouche par ces nobles et chrétiennes paroles « Le prédicateur a fait son devoir, c'est à nous maintenant de faire le nôtre. »

(Le P. Perraud, *L'oratoire.*)

Madame Cornuel disait du père Bourdaloue : « Il surfait dans la chaire ; mais dans le confessionnal il donne à bon marché. »

(*Ménagiana.*)

Les occupations du ministère n'empêchaient pas Massillon de se livrer à la joie de la société. Il oubliait à la

campagne qu'il était prédicateur, sans cependant blesser la décence. S'y trouvant chez M. Crozat, celui-ci dit un jour : « Mon père, votre morale m'effraye, mais votre façon de vivre me rassure. »

(*Dictionnaire des hommes illustres.*)

Jamais compliment, dit-on, ne fit plus de plaisir à Bourdaloue que ce qu'il entendit dire à une poissarde, qui le voyait passer sortant de Notre-Dame précédé et suivi d'une foule de monde qui venait de l'entendre. « Ce matin-là, dit-elle, remue tout Paris quand il prêche. »

(*Encyclopédiana.*)

Nanteuil faisait un jour, au pastel, le portrait de Louis XIV ; voulant donner à ce prince un visage animé par la gaieté, il l'entretint de diverses choses plaisantes. Voici l'une des petites historiettes qu'il raconta au monarque : « Sire, en venant au Louvre, j'ai passé par les Augustins, où l'on prêchait la Passion. Le prédicateur en était à l'endroit où il est dit, que les serviteurs du pontife et plusieurs autres juifs se chauffaient à cause du grand froid. Voici la réflexion singulière que le bon père communiquait à ses auditeurs : « Vous voyez, messieurs, que notre évangéliste ne se contente pas de rapporter la chose comme historien, et calefaciant se, et ils se chauffaient ; mais il en rend la raison comme philosophe, quia frigus erat, parce qu'il faisait froid. »

(Panckoucke.)

Une aventure assez désagréable est arrivée à un prédicateur anglais, qui a l'habitude de faire nombreux emprunts aux sermons d'autrui.

Un vieillard à l'air grave s'assied non loin du prédicateur. A peine ce dernier a-t-il commencé sa troisième phrase, que l'étranger murmura d'une voix assez haute pour être entendu de ses voisins : « Ça, c'est de Sherlock ! » Le prédicateur fronça les sourcils, mais il continue. Un instant après, son terrible interrupteur murmure : « Ça, c'est de Tillotson ! » Le prédicateur se mord les lèvres de dépit ; il fait une pause, puis il se décide à reprendre le fil de son discours. Mais il ne tarde pas à être de nouveau interrompu par un : « Ça, c'est de Blair ! » C'en est trop. La patience du prédicateur est complètement à bout. Il se penche sur le bord de la chaire et crie à l'étranger : « Si vous ne retenez pas votre langue, vous serez mis à la porte, entendez-vous impertinent ? » L'étranger n'est pas désorienté par cette brusque interpellation. Il relève la tête, regarde le prédicateur en face, et dit : « Ça c'est de vous ! »

Boutard disait que dans sa famille ils aiment tous à parler, et faisait un conte d'une de ses tantes qui, étant au sermon, et voyant que le prédicateur ne pouvait trouver le nom d'un instrument à cultiver la terre, et qu'il avait dit plusieurs fois une..., une..., se leva enfin, et dit : « là, là, mon père, n'annoncez point tant, c'est une pioche.—Une pioche donc, dit le père, puisque pioche il y a. Nous l'eussions bien trouvée sans vous. »

(Tallement des Réaux.)

Le père Harrouis, jésuite, disait avec une piquante naïveté à Ménage : « Lorsque le père Bourdaloue prêcha l'année dernière à Rouen, les artisans quittaient leur boutique pour aller l'entendre ; les marchands, leur négoce ; les avocats, le palais ; les médecins, leurs malades, qui s'en trouvaient mieux ; pour moi, quand j'y prêchai ensuite, je remis tout dans l'ordre : personne n'abandonna son emploi. »

(G. Peignot, *Prédicatoriana.*)

M*** prêchait à Saint-Séverin, et ne contentait pas son auditoire : « Il fit mieux l'année passée », dit M. de San

teuil qui s'y trouva. Quelqu'un l'ayant entendu, lui dit : « Il ne prêcha pas, monsieur.—C'est en cela qu'il en fit mieux, » répondit M. de Santeuil en s'en allant.

(Bons mots de M. de Santeuil.)

Fénelon prenait quelquefois plaisir à raconter qu'il avait été un jour vivement apostrophé par le père Séraphin, capucin. Ce religieux prêchant devant le roi et toute la cour, aperçut l'abbé Fénelon qui dormait : « Réveillez cet abbé qui dort, et qui ne sait être au sermon que pour faire sa cour au roi, s'écria le prédicateur. »

(Dict. des Hom. III. art. Fénelon.)

Le P. Bridaine prêchant, à Auxerre, sur le pardon des injures, parla avec tant d'onction, qu'une femme, distingué par son état (la lieutenant générale du bailiage), se leva avec impétuosité, et, par son élan, interrompit le sermon, pour aller embrasser, au milieu de l'église, une dame avec laquelle elle était brouillée depuis plusieurs années pour des motifs connus de toute la ville.

(Paris, Versailles, les Provinces.)

Le Père André, en sa qualité de membre de l'ordre des Augustins, en voulait aux Cordeliers, et trouva le moyen dans un sermon sur la Providence, de leur lancer cette épigramme :

« Admirable effet, mes frères, de la Providence divine ! Le tonnerre tomba dernièrement sur l'Eglise des Cordeliers... ; aucun religieux n'en fût blessé ! s'il était tombé dans la cuisine, il n'en fût pas réchappé un seul ! »

(Bouhier, Souvenirs.)

Pierre Cupé, prêchant un jour devant son évêque, annonça ainsi son sujet.

« Madeleine a péché ; tant pis.

« Madeleine s'est repentie ; tant mieux.

Tant pis, tant mieux, seront les deux points de mon discours. »

L'évêque lui envoya l'ordre de descendre de chaire et lui interdit pour un an la prédication.

Dès qu'il fut libre d'en reprendre l'exercice, Cupé reparut avec le même sermon qu'il annonça sous cette forme :

« Madeleine a péché ; tant mieux.

« Elle a fait pénitence ; tant pis.

« Je développerai, puisqu'ainsi le veut Monseigneur, ces deux points édifiants. »

Un prédicateur, prêchant un jour de la Madeleine, après avoir parlé des mondanités de cette créature, et exagéré sa conversion : « Or ça, mesdames, il y en a plusieurs d'entre vous qui viennent ici par divertissement plutôt que par dévotion, et de toutes les femmes qui sont ici devant moi, je ne sais pas seulement s'il y en a une qui veut imiter la madeleine en sa pénitence : comment (non pas seulement) qui la voulut imiter, mais qui eût le moindre sentiment de ses péchés ? Je ne parle pas de

toutes, mesdames ; mais je sais qu'il y en a une, entre vous autres, qui est indigne de venir en la compagnie de tant d'honnêtes femmes. C'est la plus lubrique, la plus effrontée qu'il y ait au monde. Il y a longtemps que, tous les ans, elle promet à son créateur et à son confesseur de femme de bien, et d'oublier sa vie passée et cependant elle n'en fait rien. Puisque son péché ne lui fait point honte, il faut que le monde lui en fasse. Il est dit dans l'Ecriture. « Si ton frère a failli, reprends-le une fois et deux fois ; mais s'il ne se corrige point, la troisième fois dis-le à l'église. » Puis donc que tant d'exhortations ne sont pas capables de la corriger, il faut que le monde lui fasse honte, et que publiquement je déclare son infamie, et que je la nomme tout haut. Oui, je la veux nommer, messieurs ; sachez qui c'est. » Là, il se retient, disant : « La nommerai-je ? ... Non... Si ferai, je la nommerai : pourquoi non ? C'est... toutefois, je ne la veux pas nommer ; j'aurais honte de proférer ce nom là, tant il est infame ; mais je veux pourtant que vous la connaissiez... La voilà devant moi ; je la vois bien qui fait la sucrée, mais je m'en vais jeter mes Heures sur sa tête : remarquez bien où elles donneront. »

Là-dessus il lève le bras, et faisant semblant de vouloir jeter ses Heures ; toutes les femmes qui étaient devant lui baissèrent la tête. Sur quoi le prédicateur s'écria ; « Ah ! messieurs, tout de bon, je pensais qu'il n'y en eût qu'une, mais il y en a bien davantage. » Ce qui rendit les femmes honteuses, et donna matière de rire aux hommes.

(D'Ouville, Contes.)

Un jeune abbé, prêchant la passion à une grille, dit que Notre-Seigneur, qui sua du sang de tout son corps dans le jardin des Olives, ne devait point pleurer autrement, parce que Dieu est tout œil ; qu'il garda le silence devant Hérode, parce que l'agneau perd la voix en voyant le loup ; qu'il était tout nu sur la croix, parce qu'il était tombé entre les mains des voleurs ; que, pour condamner la vanité des pompes funèbres, il ne voulut point de flambeaux de funérailles, pas même les flambeaux du ciel ; et enfin qu'il voulut être mis dans le sépulcre de pierre, pour nous apprendre que tout mort qu'il était il avait horreur de la mollesse.

(L'abbé Bordelon, Diversités curieuses.)

Bossuet, encore enfant, donna d'heureux présages de ce qu'il serait un jour. Dès l'âge de sept à huit ans, il apprenait par cœur des sermons, qu'il prononçait de fort bonne grâce. La marquise de Rambouillet en ayant ouï parler, souhaïta de l'entendre, et fit naître le même désir aux personnes qui tous les soirs s'assemblaient chez elle. Le jeune Bossuet y fut conduit entre onze heures et minuit, prêcha avec beaucoup d'agrément et d'assurance. Toute l'assemblée en parut très-satisfaite. Voiture, qui courait toujours après l'esprit, dit, au sujet de l'âge du prédicateur et de l'heure de la prédication : « En vérité je n'ai jamais entendu prêcher si tôt ni si tard. »

(Mémoires anec.)

NOTES SUR LE TABAC.

EMPOISONNEMENT PAR LE TABAC.— Il y a quelques jours, une famille de Saint-Omer a failli être empoisonnée : Un des membres de cette famille d'ouvriers, chargé de faire le café chaque matin, prit un cornet de tabac pour un cornet de café, et fit bouillir ce toxique avec force chicorée. Pressés de se rendre au travail les habitants de

la maison prirent cet affreux mélange et se trouvèrent fortement incommodés. De prompts secours les tirèrent du danger qu'ils couraient, et ils en furent quittes pour de violents vomissements.

D'un autre côté, nous lisons dans quelques journaux du Midi :

Un accident qui doit éveiller l'attention des cultivateurs s'est produit dernièrement aux environs de Périgueux. Un bœuf ayant mangé un peu de tabac, que l'on conduisait au magasin, a été comme foudroyé et est mort quelques heures après.

LES ENNEMIS DU TABAC EN ANGLETERRE. — On lit dans l'*Evening Star*: « La société anglaise anti-tabacconiste paraît avoir pris un assez étrange moyen d'imposer son opinion. Aux stations du chemin de fer Sud-Ouest (South Western), il a été apposé des affiches signées du secrétaire de la société, offrant des récompenses à quiconque prendrait en flagrant délit des fumeurs dans les wagons ou sur les galeries. L'autre jour, un gentleman fut obligé d'attendre trois quarts d'heure à la station de Barnes: il se mit à fumer à l'extrémité de la galerie en plein air et loin de tout le monde. Quelqu'un s'approcha et lui demanda son nom et son adresse, en lui disant qu'il serait poursuivi à l'instance de la Société anti-tabacconiste. Notre gentleman écrivit alors au secrétaire de la société pour le prier de le renseigner sur ce sujet. Il reçut en réponse une lettre renfermant un avis qui lui faisait savoir que s'il préférerait payer l'amende de 40

shillings qu'il avait encourue d'après les statuts de la compagnie, il ne serait point traduit devant les magistrats. Au lieu de se conformer à cela, il s'est adressé au magistrat du tribunal de police de Westminster, afin d'obtenir une assignation contre le secrétaire de la société anti-tabacconiste pour avoir cherché à lui extorquer de l'argent par menaces. L'assignation lui a été accordée. »

Connaissez vous cette boutade? Il paraît que Louis-Philippe ne supportait pas l'odeur de la pipe, et que les gens de sa livrée qui l'approchaient devaient soigneusement s'abstenir de cette distraction, ou du moins trouver moyen de n'en pas garder de trace pour l'heure de leur service. Un jour, en montant en voiture, le prince est pris à la gorge par une forte odeur de pipe; il regarde le valet de pied qui tenait la portière, et, s'adressant à lui: — On a fumé, dit-il.

— Sire ce n'est pas moi, répond le délinquant qui tremble pour sa place; je vous jure...

— Il faut alors que ce soit la reine, reprend Louis-Philippe en désignant Marie-Amélie, déjà assise au fond du carrosse.

DESCRIPTION MÉTHODIQUE DES

ZOOPHYTES INFUSOIRES DU CANADA

PAR LE

DR. J. A. CREVIER, Professeur de Médecine et d'Histoire Naturelle; Membre du Congrès Scientifique Américain, No. 44 Rue Bonsecours, Montréal.

Exposé des milieux où se rencontrent les Vibrioniens, et maladies particulières dont il sont la cause excitante.

(Continué de la page 349 du Vol. V.)

Dans les Fièvres Typhoïdes.

1o. Le sang humain typhoïde, non putréfié, pris sur le vivant, détermine sur l'organisme du lapin des effets très-appreciables; 2o. Le sang du lapin infecté de cette manière peut infecter à son tour le sang d'animaux de même espèce; on produit ainsi des générations successives de Bactéries, et plus ces générations sont répétées, plus ces Bactéries sont actives et les accidents rapides. 3o. La zone immobile observée permet de diagnostiquer un sang malade dès le début de la maladie. On appelle zone immobile une couche de bactéries et de points situés dans un même plan, et qui apparaissent à l'œil de l'observateur lorsque le liquide examiné n'est pas exactement au point. Cette couche est formée de Vibrioniens devenus inactifs. La même chose se remarque au début de la fièvre varioleuse, de la fièvre puerpérale, des fièvres putrides, de la fièvre pernicieuse, de la fièvre pestilentielle, de la dysenterie, dans les abcès profonds accompagnés d'absorption de pus, ou fièvre purulente, dans l'empoisonnement produit par les miasmes cadavériques. 4o. L'espèce de Bactérie spéciale ou sang typhoïde est le *Bacterium catinula*; ses dimensions en longueur et en largeur sont très petites. 5o. De l'eau distillée, mise en contact avec du sang typhoïde desséché et conservé depuis longtemps révivifie les bactéries et reproduit l'infection.

Fièvre typhoïde du cheval. — La présence des Bactéridies a été reconnue dans le sang de ces animaux, et elles peuvent être inoculées à ceux de cette espèce. Cette

maladie est mal définie, aussi porte-t-elle des noms divers et entre autres celui de maladie encore peu connue. Elle est très grave ou très légère, tantôt de longue durée, tantôt elle est rapidement mortelle. Tout dépend de la quantité de Bactéridies existant dans le sang. Les fourrages moisissus ou décomposés prédisposent ces animaux à contracter cette terrible maladie; ainsi que les eaux putrides dont ils sont quelquefois abreuvés.

Comme on le voit, il n'est pas de fièvre grave, ni contagieuse, ni fièvre suppurative dans laquelle on n'ait observé la production de Vibrions et de Bactéries ou de Bactéridies en quantité innombrable.

Les émanations putrides qui se dégagent des cadavres en décomposition enfermés dans les charniers, ou dans les bâtiments clos, sont extrêmement dangereuses. J'ai fait l'analyse chimique et microscopique de l'air contenu dans ces lieux insalubres; voilà quel en a été le résultat: 1o. Matières gazeuses délétères et non respirables; hydrogène sulfuré et phosphoré, gaz acide carbonique, gaz ammoniac, gaz hydrogène carburé, nitrogène et hydrogène libre. La proportion de l'oxygène de l'air était considérablement diminuée, et contenait en outre de la vapeur d'eau et de l'acide acétique. 2o. Matières animales délétères, vibrioniens, tels que, *vibrio rugula*, *vibrio serpens*; Bactéries, *Bacterium termo*, *Bacterium punctum*, *Bacterium putridis*, *Bacterium catenula*; *Bacterium variolaris*; dans les charniers où il y avait des cadavres de gens décédés de la picotte: *Spirillum volutans*, *Spirillum undula*. 3o. Matières végétales:

Végétaux cryptogames, de nature vénéneuse, tels que : *Botrytis bassiana*, *B. infectans*, *Sarcina ventriculi*, *Puccinia fari*, *Enterobins spiralis*, *Aspergelli species*, *Microsporon furfur*, *Trichopriton tonsurans*, *Mucor mucedo*, *Oscillaria intestinalis*, *Crypto-cacus cerevisiæ*, *Septomitus epidermis*, *Septomitus urophilus*, et trois autres *Septomitus* indéterminées ; des sporules de *Palmella gemiasma*, d'*Alga morbili*, d'*Uredo* de différentes espèces, enfin d'autres appartenant aux genres *Leptothrix*, *Penicillium*, *Sphærotheca*, *Oidium* et *Aspergillus*, etc., etc., de plus un grand nombre de globules et de matières organiques indéterminées. 40. Matières minérales. Elles étaient formées de particules microscopiques, tels que, quartz, mica, feldspar, pyroxène, talc, amphibole, oxide de fer, oxide de calcium, carbonate de chaux, sulphate de chaux et d'alumine, phosphate de chaux, acide silicique, spathfluor, olivine, allumine impure, etc., etc., etc.

Je dois faire remarquer aux lecteurs que les substances minérales et une grande partie des substances végétales trouvées dans l'air ne proviennent pas des cadavres en décomposition, mais font partie de l'air accidentellement. Il en est autrement pour les gaz et les matières animales se dégageant des cadavres, tels que les vibrioniens, et tous les gaz cités plus haut, ainsi qu'une partie des végétaux cryptogames, qui proviennent uniquement des cadavres en décomposition. Plus le nombre des cadavres est considérable, la décomposition avancée, et le local étroit, plus le danger pour la vie est imminent. On a vu des personnes mourir spontanément, en pénétrant dans des charniers encombrés de cadavres, et mal aérés.

“ En 1773, au moment d'une inhumation dans l'église de Saint-Saturnin, le cerueil s'ouvrit en même temps que celui d'un homme enterré onze mois auparavant, et de suite une odeur infecte répandue dans l'atmosphère chassa tout le monde et les assistants de l'église. De cent vingt enfants qu'on préparait en ce moment pour la première communion, cent quatorze tombèrent dangereusement malades, ainsi que le curé, les vicaires, les fossoyeurs et plus de soixante-dix autres personnes, dont dix-huit succombèrent ; de ce nombre on compte les deux ecclésiastiques, qui périrent les premiers.”

Parmi les victimes de cette effrayante catastrophe, les uns moururent d'entérite, d'autres de la colite ou dysenterie, enfin les autres succombèrent à la fièvre typhoïde ou fièvre putride.

Il est difficile de rencontrer un plus triste et plus mémorable exemple de l'influence des émanations putrides. C'est un véritable empoisonnement par les matières septiques, devenues volatiles par le travail de la décomposition.

Que d'hommes, parmi nos confrères et les élèves, ont déjà été les victimes de ces émanations putrides absorbées par les voies respiratoires, ou inoculées par les blessures faites dans les travaux anatomiques, et qu'il est douloureux de penser que d'autres encore pourront trouver dans cet apprentissage de la science une fin si triste et si malheureuse !

Montréal, notre belle et florissante cité, n'a-t-elle pas eu ses jours de deuil. Les citoyens qui habitent les quartiers où existent des eaux croupissantes et putrides n'ont-ils pas vu, à leur grande douleur, les ravages terribles causés par des émanations délétères qui, comme l'ange exterminateur, allaient partout semant la terreur et la mort ; c'est ainsi que des centaines d'êtres chéris ont été arrachés aux embrassements de leurs tendres parents. Braves citoyens, un nouveau danger nous menace, un terrible fléau s'est abattu sur notre cité, nul d'entre vous ne l'ignorent. La variole, cette déplorable et triste maladie qui est le cauchemar de nos bons voisins, Messieurs les Américains, est au milieu de nous. Tous les jours elle fait de nouvelles victimes ; déjà des centaines d'enfants ont disparu sous les coups de sa faux inexorable et terrible. Quand ce fléau cessera-t-il?... nul ne le

sait. Mais il est une chose que beaucoup de médecins n'ignorent pas, c'est que la pratique de la vaccination pendant les épidémies varioliques ne fait qu'accroître les ravages de cette terrible et désolante maladie. Il est encore une chose qu'un petit nombre de savants médecins, l'élite de la profession médicale de chaque pays, connaît, c'est que : “ la vaccination est une erreur des plus grandes de la médecine. C'est une apparition phénoménale, sans fondement scientifique!... Quel est le médecin qui a pu prouver le contraire?... Quel est le médecin qui inoculerait le virus rabique pour préserver de la rage?... Quel est celui qui inoculerait le sang d'un animal charbonneux comme préservatif contre le charbon?... Quel est celui qui inoculerait des matières putrides pour préserver contre les fièvres putrides? Enfin, quel est celui qui inoculerait le sang d'un malade atteint de fièvre typhoïde, comme un moyen préservatif contre le typhus ?

Le pus de pustules varioliques n'est-il pas un virus, analogue à ceux cités plus haut? L'expérience n'a-t-elle pas prouvé que le pus varioleux devait ses terribles effets au *Bacterium variolaris*? (1) animalcule appartenant à la même famille que des espèces vénéneuses produisant le choléra, le typhus, la dysenterie, la fièvre puerpérale, la fièvre rouge, etc., etc. Combien de milliers d'enfants et d'adultes parfaitement sains, ont succombé aux suites de la vaccination, produisant une variole confluente mortelle? Que de milliers d'individus parfaitement vaccinés ont été ravés à leurs familles par le terrible fléau variolique!

Les statistiques faites dans tous les pays du monde civilisé prouvent d'une manière évidente que plus l'on a vacciné, plus les ravages de la variole ont été terribles et prolongés. Voilà les bons effets du bon vaccin de MM. les médecins vaccineurs et revaccineurs.

Maintenant quelques mots sur les effets du mauvais vaccin. Que de maux celui-ci n'a-t-il pas ajoutés à ceux de l'humanité souffrante! Des personnes saines d'ailleurs n'ont-elles pas contracté sous son influence délétère des maladies incurables, telles que le scrofule, la consumption, la phthisie pulmonaire, l'état tuberculeux, la syphilis et toutes ses conséquences funestes, l'érysypèle phlegmoneux et gangreneux, des ulcères indolents, des maladies de peau incurables, etc.? Les fièvres continues, le typhus, la dysenterie, la scarlatine, la rougeole, et bien d'autres maladies éruptives, peuvent être communiquées par suite de mauvais vaccin. Les lecteurs désireux d'approfondir cet intéressant sujet, feront bien de lire les savantes recherches du professeur Emery-Coderre, M.D., du Collège de Médecine de Montréal, ainsi que le journal anti-vaccinateur publié à Londres. Au mois de juillet dernier en faisant l'analyse de l'air corrompu qui entourait les eaux croupissantes de certains quartiers de la ville, n'y ai-je pas découvert les germes qui aujourd'hui sont la cause du terrible fléau qui sévit contre nous? (voyez la *Minerve* du 21 juillet 1873, No. 263 de l'édition quotidienne). Quel est le moyen préservatif contre cette terrible maladie?... Je n'en connais qu'un : c'est l'hygiène ; qu'on fasse disparaître les eaux corrompues et toutes les matières végétales et animales en état

(1) *Bacterium violaris*, Crevier, nov. sp. Animalcules filiformes, cylindriques, un peu aplatis transversalement, trois à cinq fois aussi longs que larges, d'un blanc grisâtre ou fauve, transparents, obtus aux extrémités, quelquefois assemblés deux ou trois à la suite l'un de l'autre, par suite de la division spontanée. Leurs longueurs de 0.008 à 0.004, l'épaisseur de 0.006 à 0.008. Ils sont animés d'un mouvement vacillant non ondulatoire.

Ces animalcules se voient en grande abondance dans le pus des pustules des malades atteints de variole, il en est de même pour leurs urines et leurs autres évacuations. Ils se rencontrent aussi dans l'air des appartements qu'habitent les malades atteints de cette maladie, dans l'eau des marais putrides, dans l'air des charniers où il y a des cadavres de varioleux, dans les gales varioleux, et dans celles de la vaccine.

de décomposition, qu'on purifie l'air de tous les miasmes délétères, qu'on ne fasse usage que d'aliments sains et nutritifs ; de suite nous verrons disparaître toutes les maladies épidémiques et contagieuses ; plus de choléra, plus de typhus, plus de fièvres pestilentielles, ni de variole, ni

de dysenterie, plus de maladies charbonneuses, etc., etc. La masse du genre humain ne pourrait mourir que de vieillesse ou de mort sénile.

(A CONTINUER.)

CURIOSITES BIOGRAPHIQUES.

PARTICULARITÉS PHYSIQUES

RELATIVES A QUELQUES HOMMES CÉLÈBRES,

L'auteur anonyme des *Nugæ venales* (1665, in-12), livre réimprimé plusieurs fois, s'est posé bon nombre de questions assez plaisantes, et entre autres, celle-ci : *Quel est le meilleur nez ?* — « C'est le grand, répondit-il. Voyez plutôt les portraits de tous les empereurs romains. le nez de Numa avait un demi-pied, ce qui lui fit donner le surnom de Pompilius, comme qui dirait un nez superlatif. Selon Plutarque, Lycurgue et Solon ont eu le même avantage, ainsi que tous les rois d'Italie, à l'exception de Tarquin le Superbe : aussi fut-il détrôné celui-là. — Un grand nez est toujours une preuve de sagesse ; et celui d'Homère, qui avait sept pouces, en est une preuve. De là ces deux proverbes, que les hommes prudents sentent de loin, et que les sots n'ont point de nez »

« Les grands nez, dit Vigneul-Marville, sont en honneur partout le monde, excepté à la Chine et chez les Tartares. Les nez camus déplaisent, et sont de mauvais augure. Le connétable Anne de Montmorenci était camus ; et on l'appelait, à la cour, le *camus de Montmorenci*. Le duc de Guise, fils de celui qui fut tué à Blois, était aussi camus ; et j'ai connu un gentilhomme qui, ayant une vénération singulière pour ces deux maisons de Guise et de Montmorenci, ne se pouvait consoler de ce qu'il s'y était trouvé deux camus, comme si ce défaut en diminuait le lustre. »

Puisque décidément les grands nez sont les meilleurs, il est incontestable que les nez de Tite-Live, d'Ovide, d'Ange Politien, de Charles Borromée, de Léoni d'Ancone, président de l'académie *della Virtù*, au seizième siècle ; du Camoëns et de l'écrivain anglais Kett ont dû faire bien des envieux.

Il n'en pouvait être ainsi des nez de Béraud II dauphin d'Auvergne, dit le *comte camus*, ni de Guillaume d'Orange *au court nez*, célébré dans tant de romans de chevalerie.

François, duc d'Alençon, frère de Henri III, avait été si maltraité par la petite vérole que son nez avait été partagé en deux. Aussi, après la tentative perfide et infructueuse qu'il fit, en 1583, pour s'emparer, sur ses alliés les Flamands, de la ville d'Anvers, tentative qui est connue sous le nom de *folie d'Anvers*, on fit sur lui cette épigramme, rapportée par l'Estoile :

Flamans, ne soiez estonnés,
Si à François voiez deux nés,
Car, par droit, raison et usage,
Faut deux nés à double visage.

Le nez de Cyrano de Bergerac avait atteint de telles dimensions, que son maître mettait à chaque instant l'épée à la main pour châtier les insolents qui osaient le regarder trop longtemps.

Les lecteurs désireux de connaître la forme du nez de différents artistes n'ont qu'à consulter *la Vita di Pittori*, Rome, 1732. L'auteur, Pascoli, a donné, à cet égard, les renseignements les plus précis. ■

Madame de Genlis, douée d'un nez moins volumineux que ceux des personnages précédents, le regardait comme

un nez modèle, si l'on en juge par quelques passages de ses Mémoires. Le graveur lui ayant fait un nez aquilin sur une médaille frappée en son honneur : « Est-ce donc là, s'écria-t-elle, ce petit nez retroussé ?... Ce nez avait été chanté en vers et en prose... Il était très-délicat, et, en vérité, le plus joli du monde... et, comme tous les nez de ce genre, il avait une petite bosse ; et le bout avait... ces petites facettes que les peintres appellent des méplats. » Puis elle fait, avec l'esprit prétentieux qui la caractérise, l'histoire de la décadence de son nez.

Vigneul-Marville a émis quelques idées assez originales sur la configuration du visage humain :

« On admire avec raison, dit-il, que de tous les hommes qui sont au monde, il n'y en a peut-être pas deux qui se ressemblent entièrement de visage : mais on ne prend pas garde à une autre chose aussi merveilleuse, que chaque visage est formée de sorte, que quelque laid qu'il nous paraisse, pourvu qu'il ne soit point défiguré par aucun accident, on ne saurait y rien changer pour le rendre plus beau sans le rendre difforme ; parce que dans sa laideur même la nature a observé une symétrie si exacte, que l'on ne peut raisonnablement y trouver à redire. Par exemple, si l'on prétendait allonger le nez d'un camus, je dis qu'on ne ferait rien qui vaille ; parce que ce nez étant allongé, il ne ferait plus symétrie avec les autres parties du visage, qui, étant d'une certaine grandeur, et ayant de certaines élévations ou de certains enfoncements, demandent que le nez leur soit proportionné. Ainsi, selon de certaines règles très-parfaites en elles-mêmes, un camus doit être camus ; et selon ces règles, c'est un visage régulier qui deviendrait un monstre, si on lui faisait le nez aquilin. Je dis bien plus, qu'il est quelquefois aussi nécessaire qu'un homme n'ait point de nez, qu'il est nécessaire dans l'ordre toscan, par exemple, que le chapiteau de la colonne n'ait point de volute. C'est un bel ornement que la volute dans l'ordre ionique ou dans le corinthien, mais ce serait un monstre et une irrégularité dans l'ordre toscan.

« Un petit nez, de petits yeux, une grande bouche qui nous choquent d'ordinaire, appartiennent à un ordre de beauté qui peut bien n'être pas de notre goût ; mais que nous ne devons pas condamner, parce qu'en effet c'est un ordre qui a ses règles, qu'il ne nous appartient pas de contredire. Ces règles sont si constantes, que ce n'est que par la connaissance parfaite que les habiles dessinateurs en ont, qu'ils peuvent rendre très-ressemblans les portraits qu'ils peignent d'après nature. Et c'est ce que voulait dire l'incomparable Nanteuil, quand il se vantait d'attraper toujours la ressemblance, et de s'être fait pour cela des règles très assurées. Je lui oui dire qu'il y a de certains traits du visage qu'il faut extrêmement considérer, parce qu'ils servent de mesure à tous les autres ; et que quand une fois on a dessiné exactement ces traits, le reste est comme immanquable. Je lui demandai un jour s'il pourrait peindre une personne absente sur le rapport que je lui en ferais.—Oui, me dit-il, pourvu que vous fussiez assez habile pour répondre exactement à ce que je pourrais vous demander, en quoi consiste tout le secret de mon art. »

L'auteur d'un *Essai sur la laideur*, publié en 1754, l'Anglais Hay, s'exprime ainsi : " La difformité corporelle est fort rare. Sur cinq cent cinquante huit gentlemen qui composent la chambre des communes, je suis le seul qui ait à se plaindre de sa figure. Je remercie mes dignes constituants de n'avoir jamais rien allégué contre ma personne, et j'espère qu'ils n'auront jamais rien à alléguer contre ma conduite. "

Voici, en ne remontant pas plus haut que le quatorzième siècle, les personnages dont la laideur ou la difformité nous a paru, d'après le témoignage des contemporains dignes d'être mentionnés : Marguerite, comtesse de Tyrol, surnommée *Gueule de sac* (Maultasche) : on peut voir son hideux portrait à la galerie de Versailles ; Léonce-Pilate, savant grec du quatorzième siècle ; Giotto, Campagni, écrivain italien du quinzième siècle ; de la Trémouille, ami de madame de Sévigné ; la fameuse visionnaire Bourignon ; Saint-Martin, littérateur français du dix-septième siècle ; mademoiselle Scudéri, Danchet Delille, Florian, Gibbon, Coffey, auteur anglais, mort en 1745 ; Boulanger, l'auteur de *l'Antiquité dévoilée* ; Chauvelin, l'adversaire des jésuites ; le gastronome Grimod de la Reynière, Linguet, Mirabeau, Danton, Grassi, historien et poète piémontais du dix-neuvième siècle, et enfin le célèbre comédien anglais Matthews, aussi laid que Lekain, son rival de gloire.

La laideur de Pélisson était devenue proverbiale. On sait qu'une dame le pria un jour de vouloir bien poser devant un peintre qu'elle avait chargé de représenter le diable. Il était tellement laid que, comme on hésitait à proposer pour confesseur au duc de Bourgogne le jésuite Martineau, homme d'une figure repoussante : « Bah, dit le prince, rien ne saurait effrayer un homme qui a vu Pélisson. »

Le moralite Vauvenargues fut tellement défiguré par la petite vérole qu'il n'osa rentrer dans le monde, et c'est à cette retraite que l'on doit ses remarquables ouvrages.—Un écrivain au-dessous du médiocre, le Lionnais Deviriau, devint si laid à la suite d'une maladie, qu'il n'osa plus rentrer en France et s'enfuit à Constantinople.

Nous ne savons si ce fut par le même motif que le naturaliste prussien Hilsenberg, mort en 1824, s'enfuit à Madagascar ; toujours est-il que les Malgaches, aussi bons appréciateurs, à ce qu'il semble, de la beauté physique que les Européens, surnommèrent ce savant *vouroundoule* (effraie). Il avait le teint très-blanc, les cheveux et les sourcils très-blonds, et la membrane entourant les cils d'une teinte rouge, et leur rappelait ainsi l'image de cet oiseau de nuit.

Becker, auteur allemand, d'une figure hideuse, ayant nié l'existence du diable dans son *Monde enchanté*. La Monnoie fit contre lui cette mordante épigramme :

Oui, par toi de Satan la puissance est brisée ;
Mais tu n'as cependant pas encore assez fait !

Pour nous ôter du diable entièrement l'idée,

Becker, supprime ton portrait.

Le traducteur des *métamorphoses d'Ovide*, Saint-Fariau, plus connu sous le nom de Saint-Ange, d'une laideur remarquable qu'augmentaient encore sa bouche béante, sa grande taille et ses cheveux nattés comme ceux d'un garde-suisse, ne put pas échapper aux sarcasmes que justifiaient d'ailleurs ses ridicules prétentions littéraires. A l'époque où parut son livre, on fit courir contre lui l'épigramme suivante :

Ovide osa nous raconter

Comment, sous mainte forme étrange,

Le roi des cieus donnait le change

Aux belles qu'il voulait dompter ;

Mais aujourd'hui Jupin se venge

En le faisant ressusciter

Sous la figure de Saint-Ange.

Scarron nous a laissé de lui-même le portrait suivant :

« Lecteur qui ne m'as jamais vu, et qui peut-être ne t'en soucies guère à cause qu'il n'y a pas beaucoup à pro-

fitier à la vue d'une personne faite comme moi ; sache que je ne me soucierais pas aussi que tu me visses, si je n'avais appris que quelques beaux esprits facétieux se réjouissent aux dépens du misérable, et me dépeignent d'une autre façon que je ne suis fait. Les uns disent que je suis cul-de-jatte ; les autres, que je n'ai pas de cuisses, et que l'on me met sur une table dans un équi, où je cause comme une pie-borgne ; et les autres, que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et baisse pour saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé, en conscience, de les empêcher de mentir plus longtemps, et c'est pour cela que j'ai fait faire la planche que tu vois au commencement de mon livre. Tu murmureras sans doute ; car tout lecteur murmure, et je murmure comme les autres, quand je suis lecteur ; tu murmureras, dis-je, et trouveras à redire de ce que je me montre que par le dos. Certes ce n'est pas pour tourner le derrière à la compagnie, mais seulement à cause que le convexe de mon dos est plus propre à recevoir une inscription que le concave de mon estomac, qui est tout couvert de ma tête penchante, et que par ce côté-là, aussi bien que par l'autre, on peut voir la situation ou plutôt le plan irrégulier de ma personne. Sans prétendre faire un présent au public (car, par mes dames les neuf muses, je n'ai jamais espéré que ma tête devint l'original d'une médaille), je me serais bien fait peindre, si quelque peintre avait osé l'entreprendre. Au défaut de la peinture, je m'en vais te dire à peu près comme je suis fait.

« J'ai trente ans passés, comme tu peux voir au dos de ma chaise. Si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite. Ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps très-décharné ; des cheveux assez pour ne porter point de perruque ; j'en ai beaucoup de blancs, en dépit du proverbe ; j'ai la vue assez bonne quoique les yeux gros : je les ai bleus ; j'en ai un plus enfoncé que l'autre du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carées, sont de couleur de bois, et seront bientôt de couleur d'ardoise. J'en ai perdu une et demie du côté gauche, et deux et demie du côté droit, et j'en ai deux un peu égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, et plus un angle égal, et enfin un aigu. Mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne représente pas mal un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras. Enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis fait. Puisque je suis en si beau chemin, je te vais apprendre quelque chose de mon humeur ; aussi bien cet avant-propos n'est fait que pour grossir le livre, à la prière du libraire, qui a eu peur de ne retirer pas les frais de l'impression ; sans cela il serait très-inutile, aussi bien que beaucoup d'autres, mais ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on fait des sottises par complaisance, outre celles que l'on fait de son chef.

« J'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand et un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet sot, et un peu après monsieur. Je ne hais personne. Dieu veuille qu'on me traite de même. Je suis bien aise quand j'ai de l'argent, et serais encore plus aise si j'avais la santé. Je me réjouis assez en compagnie. Je suis assez content quand je suis seul. Je supporte mes maux assez patiemment ; et il me semble que mon avant-propos est assez long, et qu'il est temps que je le finisse. »

Voici la description que Saint-Pavin a donnée de sa personne :

Soit par hazard, soit par dépit,

La nature injuste me fit

Court, entassé, la panse grosse ;

Au milieu de mon dos se hausse

Certain amas d'os et de chair
Fait en pointe comme un clocher ;
Mes bras d'une longueur extrême,
Et mes jambes presque de même,
Me font prendre le plus souvent
Pour un petit moulin à vent.

Les poètes aveugles, depuis le vieil Homère, sont assez nombreux. Nous citerons entre autres : Milton, le Lubekois Arc, Dan Léopold (aveugle-né, mort en 1755),

La Motte-Houdart, Delille, Blacklock, Avisse, Kozlov, et l'Argovienne Louise Egloff. Cette dernière était devenue aveugle dès l'enfance.

Asconius Pédianus, grammairien du premier siècle, Didyme, célèbre docteur d'Alexandrie (mort vers 595), le Florintin Brandolini, prédicateur et poète latin (mort en 1497), le célèbre grammairien italien Pontanus, l'Allemand Griesinger, qui savait sept langues, le philosophe piémontais Grassi (mort en 1851), etc., ont été, à un âge plus ou moins avancé, atteints de cécité.

LE TRESOR DE LA BONNE MENAGÈRE.

I

Conservation et amélioration des comestibles de toute espèce. Panification. Préparation diverses.

BOUILLON A LA MINUTE.

Hachez 1 lb de viande aux trois quarts ; ajoutez une carotte moyenne, du céleri, un navet, un oignon et le tout coupé en petits dés ; mêlez-les avec votre viande et achevez de hacher. Après avoir mis votre hachis dans une casserole, versez-y une pinte d'eau salée ; faites bouillir une demi-heure ; écumez et passez au tamis. Si l'on veut avoir un potage au riz ou au vermicelle, il faut mettre son riz ou son vermicelle, enveloppé dans un sac de toile, dans l'eau froide avec la viande. Le bouillon prêt, on verse le riz ou le vermicelle dans la soupière, et le bouillon par-dessus.

On peut utiliser de différentes manières.

Ce procédé peut-être fort utile dans des circonstances où un bouillon, un potage fortifiant sont nécessaires.

BOUILLON AU LAIT POUR LE RHUME.

Le pot étant en bouillage, et le bouillon déjà fait, puissez-en une demi-tasse, avant qu'il ne soit salé ; choisissez la partie où l'ébullition est la plus forte et la graisse chassée à la circonférence de la marmite ; joignez-y deux fois autant de lait et un bon morceau de sucre. On dit ce breuvage, agréable d'ailleurs, fort salutaire pour la poitrine.

MANIÈRE DE FAIRE LE BOUILLON D'OS.

Commencez par briser les os, à l'aide d'une hachette ou d'un marteau, en morceau les plus petits que vous pourrez. Tâchez qu'ils ne dépassent pas la grosseur d'une noix : plus ils seront petits plus l'extraction de la gélatine sera facile.

Mettez vos os dans un pot de terre que vous fermerez de son couvercle, après l'avoir rempli aux deux tiers d'eau convenablement salée ; déposez ce pot dans le four lorsqu'on en a retiré le pain. Au bout de quatre ou cinq heures, vous le retirerez et vous y trouverez un bouillon gras et gélatineux que vous extrairez. Vous remettrez de l'eau dans le vase et vous soumettrez les os à une seconde ébullition dans le four. Les deux bouillons réunis, fourniront d'excellents potages, surtout si au second on a joint quelques légumes.

On peut également tirer parti des os de cette manière, sur un feu ordinaire, mais la chaleur, plus intermittente et moins concentrée que dans le four, ne produit pas des résultats aussi avantageux.

CONSERVATION DU BOUILLON.—RÉTABLISSEMENT DU BOUILLON AIGRI.

Après avoir retiré la viande et les légumes du bouillon, qui vient d'être fait, et que l'on veut conserver, on le

passé à travers une passoire fine ou tamis et on le dépose, jusqu'au lendemain, dans un endroit frais ; mais si la température est chaude et qu'on soit privé de cellier, on ajoute, pour chaque lieu, une petite pincée de carbonate de soude qu'on trouve chez les droguistes. La première altération du bouillon est l'acéscence, ou le passage à l'aigre ; l'acide qui se forme est l'acide acétique ou, pour mieux dire, un acide qui n'a pas encore été étudié ; le carbonate de soude s'en empare et le bouillon conserve sa saveur. Le lendemain, on fait bouillir ce même bouillon et on enlève une écume blanche occasionnée par l'acide carbonique qui se dégage. Si le bouillon ne présente aucune trace d'acide, on le conserve, sans addition, jusqu'au troisième jour. S'il a une légère odeur de vinaigre ou de sûr, on ajoute du carbonate de soude.

CONSERVATION DES VIANDES PAR LE MOYEN DE L'ACIDE ACÉTIQUE.

L'acide acétique qu'il faut employer est le *vinaigre de bois* qui, mêlé de deux tiers d'eau, a toute la finesse du meilleur vinaigre et peut être employé dans la cuisine, lorsque toutefois il a été suffisamment rectifié.

Pour conserver plusieurs jours une pièce de viande, on emploie le vinaigre de bois pur. Avec un gros pinceau, on enduit de ce vinaigre toutes les surfaces de la viande. Il faut même prendre soin de repasser le pinceau une seconde fois, afin d'avoir la certitude qu'elle se trouve recouverte entièrement de cette enduit préservateur.

La viande ainsi préparée, et tenue dans un lieu frais, pourra se conserver pendant un espace de temps deux ou trois fois plus long que si elle n'avait pas reçu cette couche de vinaigre de bois.

CONSERVATION DES VIANDES AU MOYEN DE LA SUIE DE CHEMINÉE.

Frottez d'abord la viande avec du sel de cuisine, puis humectez-la avec une eau très-chargée de sel, et laissez-la, dans cet état, pendant vingt-quatre heures.

Procurez-vous de la suie provenant d'une cheminée où l'on n'a brûlé que du bois, la suie de charbon de terre ne vaudrait rien). Pour 6 lbs de viande de bœuf, de mouton, de veau ou de porc, prenez 2 lbs de suie que vous mettrez infuser, durant vingt-quatre heures, dans une quantité d'eau suffisante pour y baigner votre pièce de viande. Vous remuerez de temps en temps cette eau afin qu'elle se charge complètement des principes de la suie ; puis après l'avoir laissé reposer, vous la décanterez, ayant bien soin qu'il ne passe point de suie avec l'eau. Avant de plonger votre pièce de viande dans cette eau, vous l'essuieriez afin d'enlever l'espèce de saumure qui la couvre.

Vous retirerez votre viande au bout de trois quarts d'heure d'immersion et vous la suspendrez, afin qu'elle sèche à l'air.

La viande ainsi préparée peut se conserver de six semaines à deux mois sans rien perdre de sa saveur.

CONSERVATION DU LARD.

Tenez-le dans le sel pendant quinze à dix-huit jours. Ayez ensuite une caisse de bois d'une capacité suffisante pour contenir vos pièces de lard. Couvrez le fond de la caisse d'un lit de foin, et entourez également de foin chacune des pièces que vous y placerez. Serrez-les les unes contre les autres et remplissez tous les interstices avec du foin bien foulé. Fermez la caisse en achevant de la remplir avec du foin tassé, placez-la dans un lieu sec. Le lard conservé de cette manière, ne subit aucune altération et conserve un excellent goût.

A cette occasion, nous ferons remarquer que le lard, plus que toute autre espèce de viande, produit des accidents mortels lorsqu'il est gâté ; celui qui est rance est toujours d'un fort mauvais usage pour la santé.

PRÉPARATIONS COMESTIBLES DE L'OIE.

Quand on veut conserver la chair d'oie et lui donner un bon goût, on la confit. Voici comment on s'y prend.

On commence par détacher les quatre membres, puis on enlève toutes les chairs et la graisse qui se trouvent sur la carcasse. On fait cuire le tout avec la graisse jusqu'à ce que la chair se détache des os. Ajoutez à la cuisson du sel, du poivre, des clous de girofles, une feuille de laurier, etc.

La viande étant bien cuite, on la prend avec précaution, pour ne pas la briser, et on la place dans un pot de grès. On verse la graisse fondue sur la viande, de façon à ce que celle-ci en soit entièrement couverte. Si, avant de détacher les cuisses et les ailes, on fait à demi rôtir la volaille, le goût en sera plus délicat.

Lorsque la graisse est figée, on la recouvre d'un papier trempé dans de l'eau-de-vie et d'un parchemin que l'on fixe autour du col du vase. Ce même procédé peut être employé pour les dindons et pour les canards.

CONSERVATION DU POISSON.

Pour ce mode de conservation qui s'applique à toute espèce de poisson, faites-lui jeter un seul bouillon dans de l'eau salée et laissez-le refroidir dans la même eau dont il doit être entièrement recouvert. Si vous êtes obligé de le conserver plus de deux jours et que c'est en été, ajoutez du sel à l'eau où trempe le poisson, et donnez-lui un second bouillon de la même durée que le premier.

RECETTES DIVERSE.

COUPURES.

Il faut laisser saigner pendant quelque temps et rejoindre les deux lèvres de la coupure avec du taffetas d'Angleterre : il est à présumer que les chairs reprendront sans rien faire autre chose. Mais si la coupure tient plutôt de la déchirure que d'une scission nette, alors il faut bien se garder d'y appliquer le taffetas, parce que le pus s'agglomérerait dessous et pourrait augmenter le mal ; un peu d'huile et de vin, dont on imbibera une compresse bien mince, appliquée sur la déchirure, la guérira en peu de temps, surtout si la masse du sang est pure et exempte de tout vice. On doit se comporter autrement lorsque de petites veines fournissent du sang en abondance. On frappe d'eau froide la blessure et l'espace blessé, et même tout le membre ; de cette manière on parvient souvent à arrêter l'hémorragie. Si cependant le sang continue à couler, on sera obligé de recourir à une application d'agaric ou d'amadou qu'on maintiendra sans trop le serrer.

REMÈDE CONTRE LA COQUELUCHE.

Faites bouillir six beaux blancs de porreaux et deux

têtes de pavots, dont on a enlevé la graine, dans environ 3 litres d'eau jusqu'à réduction d'un tiers ; tirez au clair et remettez dans un vase de sa contenance ; ajoutez 500 grammes de sucre fin, faites encore réduire la liqueur d'un tiers. tirez à clair et mettez en bouteilles. On prend ce sirop par cuillerée deux heures avant de manger, le matin, et deux heures après, le soir. Le régime doit être doux.

REMÈDE CONTRE LES ENGELURES.

Il faut imbiber avec moitié eau et moitié esprit de sel les parties affligées de ce mal tenace, plusieurs fois par jour : mais cette opération doit se faire avant l'ouverture de la peau, ou, comme on le dit, avant que les engelures soient crevées, ou attendre que cette espèce d'ulcère soit fermée. On les prévient également en frottant les mains, quelque temps avant qu'elles se fassent sentir, avec de fort vinaigre qu'on a soin de laisser sécher sur la peau, le matin, à midi et le soir.

REMÈDE TRES-FACILE CONTRE LA CRAMPE.

M. Ballard, médecin des eaux de Bourbonne, nous garantit l'efficacité du remède le plus simple à employer contre la crampe. Ce moyen consiste à appliquer sur la partie affectée une plaque de liège de la grandeur de la main, et la crampe cesse instantanément.

C'est ici le cas de rappeler le bon emploi du liège dans une autre spécialité : c'est de substituer aux hochets de verre et d'ivoire un bouchon de liège, lors de la dentition des enfants.

MOYEN DE COPIER SUR-LE-CHAMP UNE ESTAMPE OU UN PORTRAIT.

Prenez de l'eau d'alun et de savon, mouillez une toile ou un papier, et appliquez-le sur l'estampe ou le portrait ; mettez cela sous la presse, et vous en aurez une belle copie.

NOUVELLE DÉCOUVERTE POUR ATTRAPER LES OISEAUX A LA MAIN.

Faites tremper du blé dans du whisky.

Parsemez-en dans les endroits où vous avez l'habitude de voir des oiseaux, cachez vous bien de manière à ne pas être aperçu, et, lorsqu'ils en auront mangé vous les verrez tomber et rouler sur la terre. Vous pourrez alors les prendre comme vous voudrez.

MÉTHODE DE SALER LE BEURRE POUR QU'IL PUISSE SE CONSERVER FRAIS PLUSIEURS ANNÉES.

On prend deux parties de sel de cuisine, une partie de sucre et une partie de salpêtre ; on pile le tout et on mêle parfaitement. On répartit ensuite 1 lb. de ce mélange sur 16 lbs. de beurre que l'on pétrit avec soin jusqu'à parfaite incorporation des substances. Le beurre ainsi pétri se met dans des vases de grès bien lavés et très-secs, que l'on a soin de bien boucher.

Le choix du sel, du sucre et du salpêtre propres à la préparation que nous indiquons n'est pas indifférent. Le sel doit être préalablement purifié et séché au four ; le sucre doit être aussi bien pur, blanc et sec ; le salpêtre (nitrate de potasse), que beaucoup de personnes pourraient répugner d'employer par la crainte de provoquer des accidents, n'est nullement dangereux à la dose que nous indiquons, et ne peut agir que comme rafraîchissant ; on doit avoir soin de se le procurer très-pur.

Huit jours après que le beurre a été déposé dans les vases, si on s'aperçoit qu'il s'est tassé et qu'il s'est formé du vide entre lui et les parois ; on prépare une forte saumure en mettant du sel épuré dans de l'eau chaude, tant que cette eau pourra en dissoudre, et on la verse froide et peu à peu sur le beurre, jusqu'à ce qu'il en soit bien recouvert ; on porte ensuite les vases dans un lieu frais.

On emploie l'eau chaude pour préparer la saumure, en iso n de sa propriété de dissoudre une plus grande quantité de sel.

**NETTOYAGE DES JUPONS EN ÉTOFFE DE LAINE A RAYURES
NOIRES ET BLANCHES.**

C'est surtout des procédés les plus simples que l'on s'avise le moins ; en voici un qui pourra, si je ne me trompe, être utile à quelques-unes de mes lectrices. On lave ces jupons avec de l'eau et du savon ordinaire, puis on les dépose dans une eau avec un *nouet* rempli d'indigo, absolument comme s'il s'agissait de linge ; on laisse le jupon pendant deux heures dans cette eau *bleue*, on le retire, on le repasse.

NETTOYAGE DES ÉTOFFES DE LAINE.

On fait bouillir 250 grammes de feuilles de tabac, de la qualité la plus commune, dans trois litres d'eau ; on trempe une brosse dure dans cette décoction bouillante, et on brosse les étoffes dans toutes les directions, en mouillant la brosse au fur et à mesure que l'étoffe absorbe le liquide ; puis, en dernier lieu, on brosse dans le sens du droit-fil, et on fait sécher. L'étoffe devient propre et brillante, et ne conserve aucune odeur ; les collets d'habits ne conservent aucune tache de graisse, quand ils ont été nettoyés par ce procédé.

**NETTOYAGE DES TACHES DE PLUIE SUR LES ROBES
DE SOIE.**

On prend pour dix centimes d'*oleum tartari, per deliquim*, que l'on met dans une demi-bouteille d'eau de pluie ; on opère le mélange en agitant fortement la bouteille ; on laisse reposer une demi-heure, on remue encore, puis on mouille avec ce mélange toutes les taches causées par la pluie. On recouvre le tout avec un linge propre, et on repasse avec un fer qui ne doit pas être trop chaud. Si, après cette opération, il se trouvait encore, contre toute probabilité, quelques traces ternes, on rendrait à l'étoffe tout son brillant en employant le moyen suivant : on mettrait sur ces places un linge propre que l'on aurait humecté d'eau, on poserait un moment sur ce linge un fer très-chaud, et l'on enlèverait immédiatement le fer et le linge lorsque la vapeur humide et chaude aurait pénétré l'étoffe et lui aurait rendu tous son lustre.

NETTOYAGE DES TACHES DE BOUGIE.

La bougie qui était autrefois une *chandelle de vire*, se fait aujourd'hui avec du suif et du savon calcaire. Il s'agit, par conséquent, d'enlever d'abord la poudre de chaux. Quelle que soit l'étoffe sur laquelle on opère, laine, soie ou même velours, on frotte la tache, pour réduire en poudre le savon calcaire ; on emploie même, si cela est nécessaire, un instrument d'acier non tranchant, puis on brosse la tache, dont il ne reste plus que la trace laissée par le corps gras. On met dans une cuiller d'argent deux ou trois charbons allumés, on pose du papier de soie sur la tache, et la cuiller contenant les charbons sur ce papier ; on l'y laisse fort peu de temps. La tache paraît sur le papier ; on change celui-ci de place : on recommence jusqu'à ce que le papier ne *boive* plus de suif. Pour le velours, il est indispensable d'opérer à l'envers de l'étoffe.

NETTOYAGE DES TACHES DE GRAISSE.

On les enlève sur toutes les étoffes, en les frottant avec de la benzine. M. Littré nous apprend que la benzine est un quadricarbone d'hydrogène, découvert dans le benzoate de chaux décomposé au feu. Si je place ici cette définition, c'est afin de prévenir les questions de mes lectrices, et de leur apprendre, avant qu'elles aient formulé leur demande, qu'il est impossible de préparer la benzine soi-même. Cette substance a pour propriété de dissoudre les corps gras ; son effet est presque infallible.

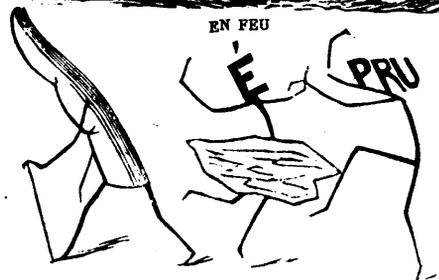
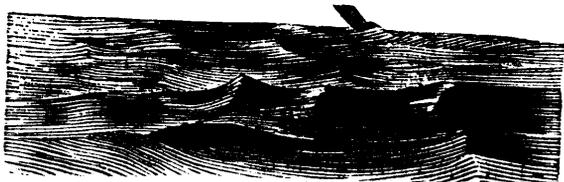
NETTOYAGE DES TACHES DE GRAISSE (Autre).

Il faut préparer ce mélange d'avance, afin de pouvoir s'en servir dès qu'une étoffe a reçu une tache de graisse. On mélange 30 grammes d'alcool rectifié, 240 grammes d'essence de térébenthine pure, 30 grammes d'éther sulfurique, quelques gouttes d'essence de citron. On conserve ce mélange dans un flacon soigneusement bouché. Pour l'employer, on place l'étoffe tachée sur un linge plié en plusieurs *doubles*, on mouille les taches avec le mélange ci-dessus indiqué, puis on les frotte avec un morceau de linge bien sec.

NETTOYAGE DES TACHES DE PEINTURE.

On les frotte avec de la térébenthine.

RÉBUS.



L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières.
Le Prix est de \$3.00 par année, \$1.50 pour Six Mois.

Editeurs-Propriétaires.—DUVERNAY, FRÈRES & DANSEREAU.]